



# Les relations entre histoire et géographie en France : tensions, controverses et accalmies

Nicolas Verdier

## ► To cite this version:

Nicolas Verdier. Les relations entre histoire et géographie en France : tensions, controverses et accalmies. *Storica*, 2009, 40, pp.65-114. <halshs-00413243>

**HAL Id: halshs-00413243**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00413243>**

Submitted on 3 Sep 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Les relations entre histoire et géographie en France : Tensions, controverses et accalmies<sup>1</sup>.**

Nicolas Verdier, CNRS,  
UMR 8504 Géographie-cités/EHGo

En France, les relations entre histoire et géographie sont particulières. En effet, les deux disciplines ont longtemps été réunies dans le cadre d'une relation hiérarchique stricte : la géographie était une discipline ancillaire de l'histoire. Daniel Nordman a bien décrit cette relation dans : la géographie a été sur la longue durée "l'œil de l'histoire"<sup>2</sup>. Il faut attendre en fait le XXe siècle pour que cette relation se transforme et qu'apparaisse une discipline géographique autonome<sup>3</sup>. Cette séparation ne s'est pas faite sans tensions ni amertumes. On pourrait ici comparer les relations actuelles à celles qui lient métropoles et anciens pays colonisés. Pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Éric Conan et Henry Rousso à propos de la période de Vichy en France, il y a là un passé qui a bien souvent du mal à passer<sup>4</sup>. Qu'il s'agisse de vieilles haines, le plus souvent émoussées par le temps, de morgues des uns pour les autres, de rancœurs qui resurgissent régulièrement, voire plus simplement de méfiances partagées, ces relations si elles s'apaisent ne semblent pas encore permettre des échanges exempts de sous-entendus.

Historien de formation, et géographe d'adoption je me suis placé au cœur de cette relation difficile tout en refusant de choisir une discipline plutôt que l'autre. À la question du rattachement disciplinaire toujours posée, ma réponse ne peut être que malaisée. Attaché aux disciplines comme pôles du débat scientifique<sup>5</sup>, il m'est difficile de revendiquer ne serait-ce qu'un isolat interdisciplinaire alors que j'ai parfaitement conscience que ce double engagement m'empêche de prétendre à une maîtrise ne serait-ce qu'illusoire de chaque discipline. Cette position frontalière<sup>6</sup> n'empêche pas de souhaiter participer à l'amélioration des relations entre les deux blocs de savoirs en tentant d'explicitier au mieux les origines de la situation actuelle. Aux mémoires disciplinaires hérissées, il me semble ici utile d'opposer une histoire apaisée de la zone de contact entre ces disciplines.

---

<sup>1</sup> Mes remerciements vont à différents collègues, depuis Marie-Claire Robic jusqu'à Marie-Vic Ozouf-Marignier et Christian Grataloup, ainsi que plus généralement aux membres de l'équipe d'Épistémologie et d'

<sup>2</sup> Daniel Nordman, "La géographie œil de l'histoire", *EspaceTemps*, n°66-67/1998, p. 44-54.

<sup>3</sup> Robic, Marie-Claire (dir.), *Couvrir le monde. Un grand siècle de géographie française*, Paris, ADPF, 2006.

<sup>4</sup> Éric Conan et Henry Rousso, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Fayard, 1994.

<sup>5</sup> Bernard Lepetit, "Propositions pour une pratique restreinte de l'interdisciplinarité", *Revue de Synthèse*, 1990, n°3, pp. 331-338.

<sup>6</sup> Par frontalière, j'entends une référence à la zone, plus qu'à la limite. Sur ce point Daniel Nordman, *Frontières de France, de l'espace au territoire XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1998.

## ***Fin XVIIIe-fin XIXe siècle : la géographie historique comme type d'articulation possible des savoirs.***

Sans remonter à l'enseignement des Jésuites sous l'Ancien Régime, étudié par François de Dainville<sup>7</sup>, nous nous limiterons ici aux relations entre la géographie et l'histoire, et surtout à la place de la géographie historique entre la fin du XVIIIe siècle et le deuxième tiers du XIXe siècle. C'est donc un choix particulièrement restrictif qui est fait ici. La géographie entretient en effet des relations parfois bien plus denses avec d'autres disciplines. C'est le cas des sciences naturelles, mais aussi de l'économie ou de la sociologie, voire plus récemment des mathématiques... Quant aux relations avec l'histoire, le premier élément fort est, comme nous venons de le voir, l'association ancienne des deux savoirs ; association souvent inégale d'ailleurs qui fait de la géographie un soutien de l'histoire plus qu'une connaissance de même niveau. *L'Encyclopédie* Diderot/d'Alembert, qui est conçue comme la somme des savoirs de son époque<sup>8</sup> affirme ainsi que "La chronologie & la géographie sont les deux rejettons & les deux soutiens de la science dont nous parlons [l'histoire]". Soutiens, rejettons, même si les choses sont plus complexes qu'il n'y paraît dans le cas de *L'Encyclopédie*<sup>9</sup>, c'est malgré tout l'idée récurrente de la période. Cette situation s'explique en grande partie par le fait que la géographie à laquelle on se réfère ici est au moins en partie une géographie de l'Antiquité. C'est d'abord dans le commentaire des auteurs classiques qu'elle apparaît. César, avec sa *Guerre des Gaules*, citée jusqu'à l'écœurement, offre les anciennes dimensions d'un territoire français, celles définies par ses "frontières naturelles". Il permet d'évoquer la morphologie d'un territoire français idéalisé qui s'étendrait jusqu'au Rhin. Quant à la géographie historique, du moins telle qu'elle est dépeinte dans *l'Encyclopédie*, elle est bien plus étendue que ce que son nom semble signifier. En effet, à lire l'arbre des connaissances, on fait de la géographie historique "lorsqu'en indiquant un pays ou une ville, [on] en présente les différentes révolutions, à quels princes ils ont été sujets successivement. Le commerce qui s'y fait, les batailles, les sièges, les traités de paix, en un

---

<sup>7</sup> François de Dainville, *L'éducation des Jésuites (XVIe - XVIIIe siècles)*, Paris, Editions de Minuit, 1978, chapitre 4.

<sup>8</sup> D'Alembert, "Discours préliminaires", in Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie, Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, Paris, t. 1, 1751, p. XI.

<sup>9</sup> Nordman, Daniel, "La géographie œil de l'histoire", *EspaceTemps* n°66-67, 1998, pp. 45-54.

mot tout ce qui a rapport à l'histoire d'un Pays"<sup>10</sup>. Autrement dit, et ce n'est pas trahir l'esprit de nombreux géographes du XVIII<sup>e</sup> siècle, la géographie historique correspond à un domaine beaucoup plus large que la seule représentation de l'histoire sur les cartes. Elle recouvre bien souvent les géographies militaires, commerciales et ecclésiastiques tant passées que présentes<sup>11</sup>. On pourrait dire en quelque sorte que la géographie historique est l'un des types d'articulation possible des savoirs géographiques de l'époque qui tout en favorisant une approche généalogique des questions ne s'y limite pas.

Il est par ailleurs nécessaire de raccrocher ce corpus à un second, qui relève de la philosophie de l'histoire et qui depuis Jean Bodin lie très fortement la géographie d'un pays avec le devenir de son peuple. Parmi eux, nous citerons, comme beaucoup d'autres, les propos de Victor Cousin dans l'introduction de son *Cours de Philosophie*<sup>12</sup> : "donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents et toute sa géographie physique ; donnez-moi toutes ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, et je me charge de vous dire *a priori* quel sera l'homme de ce pays, et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement ; non pas à tel époque mais dans toutes ; enfin l'idée qu'il est appelé à représenter". Aux origines de ce système de pensée, il est probable que l'on puisse déterminer deux courants principaux. Le premier appartient au néo-hippocratisme, théorie médicale qui fonde une relation circulatoire entre les eaux, les airs et les lieux pour expliquer la santé des individus, et par extension le développement des sociétés<sup>13</sup>. Le second participe d'une vision chrétienne finaliste de l'histoire de la terre. Ainsi, selon Charles Cuvier, "l'homme est un être mixte qui résume toute la nature", et même si "l'action que la nature exerce sur l'individu varie selon les pays ; car le globe se divise en contrées qui ont chacune leur caractère, et que toute contrée à son peuple qui lui est propre", il n'en reste pas moins que "le but final est le rétablissement définitif de l'harmonie divine éternelle au sein de l'humanité et de la nature terrestre..."<sup>14</sup>. Autrement dit, le lien entre histoire et géographie n'est pas tant la géographie historique, qui d'ailleurs n'est pas évoquée dans ce texte, que la réalisation du

---

<sup>10</sup> Robert de Vaugondy, article "Géographie" in Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie, Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, Paris, t. 7, 1757, p. 613.

<sup>11</sup> Withers, Charles W. J., "Geography in its time : Geography and historical geography in Diderot and d'Alembert's *Encyclopédie*", *Journal of Historical geography*, 19-3, 1993, pp. 255-264.

<sup>12</sup> Ce texte est cité par Lucien Febvre, qui servira de référence pour beaucoup de citations ensuite ; les erreurs dans la citation telle que la fait Brunetière chez qui Febvre était allé chercher se répercutent ensuite d'auteurs en auteurs. Cousin, Victor, *Cours de Philosophie*, Paris, Didier, 1847.

<sup>13</sup> Sur ce point, la bibliographie est abondante. Nous renvoyons le lecteur à Walter, François, *Les figures paysagères de la nation, Territoire et paysage en Europe (16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle)*, Paris, eds de l'EHESS, 2004.

<sup>14</sup> Cuvier, Charles, "Introduction à l'étude de la géographie dans ses rapports avec l'histoire", in Ennery et Hirth, *Dictionnaire général de géographie universelle ancienne et moderne, historique, politique, littéraire et commerciale*, Strasbourg, Baquol et Simon éditeurs, 1839.

destin de l'humanité — après son expulsion du Paradis — déjà inscrit dans sa géographie. Nous sommes donc au cœur d'un déterminisme pensé à l'échelle de la destinée humaine. Pour l'histoire relativement récente, on trouve un raisonnement très proche chez Louis Dussieux en 1843<sup>15</sup>. Cette fois le destin de la France est d'en revenir aux "limites naturelles", définies par les Pyrénées, les Alpes et le Rhin. "C'est l'histoire de la formation intérieure et de la conquête des limites naturelles de la France que l'auteur a essayé d'écrire, en traitant ces importantes questions de politique au point de vue de la géographie historique." Cette histoire doit donc servir aux acteurs de l'époque. D'ailleurs, selon Dussieux, "Si la géographie historique a pris [...] un développement aussi considérable, c'est qu'elle est le plus indispensable auxiliaire de l'histoire, des sciences politiques et surtout de la diplomatie". Mais le plus éclairant est encore l'Atlas fourni en fin de volume. On y trouve comme première carte "La Gaule avant la conquête romaine", qui correspond aux "limites naturelles" qui viennent d'être évoquées. Les cartes se succèdent ensuite jusqu'à la "Carte divisée en 86 départements" datée de 1840 suivie d'une dernière planche : "Carte physique de la France", datée de 1843 et qui atteint son extension maximale à l'intérieur des "limites naturelles". Le texte de l'ouvrage qui court sur 192 pages va, quant à lui, de la géographie physique à l'histoire de la formation du territoire français. On note là l'intrication des géographies physique et historique unies pour l'accomplissement du destin français. Cette forme de discours qui lie morphologie physique et histoire de la formation du territoire français participe d'une tradition qui aura la vie longue, même si le déterminisme perdra de plus en plus d'importance avec le temps. On pourrait de ce point de vue évoquer le principe de mettre en introduction aux différentes histoires de France, une géographie de la France<sup>16</sup>.

Cette géographie historique, qui lie portrait physique et historique, va être concurrencée par une autre forme de mise en relation du processus historique et du territoire sur lequel il a lieu. Ce nouveau mouvement s'opère d'ailleurs à l'intérieur même du texte de Michelet qui vient d'être cité. Mais ce n'est plus l'économie d'ensemble de la démonstration d'une histoire de France que nous évoquons ici, c'est plutôt la nature de la relation entre histoire et territoire dans le texte, qui avec Michelet relève d'une autre logique. On sait que Lucien Febvre a reconnu sa dette envers Michelet<sup>17</sup>. Dette non seulement liée à une

<sup>15</sup> Dussieux, Louis, *Géographie historique de la France, ou, Histoire de la Formation du territoire français*, Paris, Firmin Didot, 1843

<sup>16</sup> Michelet, Jules, *Histoire de France*, Paris, L. Hachette, 1833, vol. 2 ; Vidal de la Blache, Paul, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Hachette, 1903 ; Brunhes, Jean, *Géographie humaine de la France*, Paris, Plon, 1920 ; Musset, René, "la géographie de l'histoire", in Reinhard, Marcel et Dufourcq, Norbert (dir.) ; *Histoire de France, Tome 1<sup>er</sup> Des origines à 1715*, Paris, Libr. Larousse, 1954, pp. 27-50.

<sup>17</sup> Febvre, Lucien, *La terre et l'évolution humaine, introduction géographique à l'histoire*, Paris, La Renaissance du livre, 1922.

“révolution des structures poétiques du savoir”, pour reprendre les propositions de Jacques Rancière<sup>18</sup>, mais surtout ici liée à la “ « géographisation » de l’histoire”, c’est-à-dire à la territorialisation du sens de l’histoire<sup>19</sup>. Le sol n’est plus là pour influencer sur l’homme, il est là pour rendre visible l’action de l’homme. Au milieu du XIXe siècle, la perspective se trouve donc en partie inversée, et la géographie devient archive de la science historique, en conservant les traces de l’acteur suprême qui n’est plus Dieu, mais le peuple. Le mouvement est celui de la formation de “l’esprit général, universel de la contrée [...]”. L’influence du sol, du climat, de la race, a cédé à l’action sociale et politique. La fatalité des lieux a été vaincue, l’homme a échappé à la tyrannie des circonstances matérielles [...]. La société, la liberté, ont dompté la nature, l’histoire a effacé la géographie.”<sup>20</sup>

À partir du deuxième tiers du XIXe siècle, la géographie physique, qui s’appuie sur des méthodes et une rigueur renouvelées, va progressivement obtenir une reconnaissance des autres savoirs scientifiques. Par ailleurs, la géographie commerciale et coloniale va connaître un véritable essor. La consolidation de ces deux domaines du savoir géographique est probablement à l’origine de spécialisations qui restreignent d’autant le domaine de la géographie historique. Il n’en reste pas moins qu’en dehors de cours de géographie commerciale ou coloniale dans quelques villes (Lyon, Caen, Bordeaux, Dijon) les deux seules chaires de géographie de l’université parisienne sont celle de la Sorbonne, tenue par Auguste Himly<sup>21</sup> et celle du Collège de France dont le titulaire est Auguste Longnon. Dans les deux cas, il s’agit de géographie historique. Dans le cas de Longnon par exemple, celui-ci a d’abord été archiviste, c’est en 1892 que la dénomination de la chaire d’histoire et morale (dont Maury avait été titulaire après Michelet), devient “géographie historique de la France”<sup>22</sup>. Celui-ci développe en même temps des études sur la toponymie et sur la constitution historique du territoire français. On voit clairement ici la filiation qui est plus historique que géographique à ce moment particulier. À cette époque existe un *Bulletin de géographie historique et descriptive* qui sera publié par le Comité des Travaux Historiques et Scientifiques de 1886 à 1912 dont Himly et Longnon sont des habitués.

<sup>18</sup> Rancière Jacques, *Les noms de l’histoire, essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, librairie du XXe siècle, 1992 (chapitres 4 et 5).

<sup>19</sup> Sur ce point, on lira : Petitier, Paule, *La géographie de Michelet, territoires et modèles dans les premières œuvres de Michelet*, Paris, l’Harmattan, 1997.

<sup>20</sup> Michelet, Jules, *Histoire de France*, Paris, L. Hachette, 1833, vol.2 (ici édition de 1875).

<sup>21</sup> Paul Vidal de la Blache, “Nécrologie : Auguste Himly”, *Annales de géographie*, Année 1906, vol. 15, p. 479-480 : Vincent Berdoulay “Louis-Auguste Himly (1823-1906)”, *Geographers : Biobibliographical Studies*, vol.1, p. 43-47, 1977

<sup>22</sup> Monod, Gabriel, “Auguste Longnon”, *Revue Historique*, 1911, 36<sup>e</sup> année, tome 108, pp. 319-327.

### *Noms et appartenances disciplinaires 1890-1950.*

À l'origine de ce qu'il est convenu d'appeler l'école française de géographie<sup>23</sup>, se trouve un historien de formation : Paul Vidal de la Blache (il soutient une thèse d'histoire en 1872<sup>24</sup>). Il n'empêche, lorsque Vidal succède à Himly à la Sorbonne, dans la chaire de géographie historique, celle-ci change de nom et devient une chaire de géographie. Ce changement de nom reflète parfaitement la volonté de créer une géographie à part entière qui ne dépende plus de l'histoire et dont les objets s'appuient fermement sur les apports de la géographie physique. Plus que des divisions historiques, il préfère des divisions naturelles<sup>25</sup>, voire sociales et économiques — comme lorsqu'il s'intéresse à la régionalisation<sup>26</sup>.

Mais ce qui importe tout d'abord ici est de tenir compte du changement fondamental de position du savoir géographique. Celui-ci qui n'avait été pendant longtemps au mieux qu'une sous-discipline, ou qu'une discipline auxiliaire devient, avec l'obtention du statut de discipline universitaire, l'un des acteurs du champ scientifique qui refuse maintenant toute tutelle. La question de la morphologie épistémologique de l'interstice entre histoire et géographie se trouve dès lors posée. L'indécision n'est plus de mise et le choix d'un rattachement disciplinaire sous-entend celui de méthodologies, de mode d'administration de la preuve et d'échelles qui diffèrent. Vidal, dans un article de 1913<sup>27</sup>, qui est presque sa conclusion de ce point de vue, affirme clairement que la géographie, en tant que discipline, a des caractères qui permettent de la distinguer des autres champs du savoir. Dans la sixième et dernière partie de l'article, intitulée "la géographie et l'histoire", Vidal place un élément fondamental de sa réflexion : l'interrelation entre l'Homme et la Terre. L'homme y est vu comme un facteur géographique, et la Terre est décrite comme n'ayant que "peu de parties qui ne portent les stigmates" de l'œuvre humaine. Inversement, les conditions géographiques ont influé sur l'histoire de l'homme. Dès lors, pour Vidal il convient de savoir ce qui est du domaine de l'histoire et ce qui est de celui de la géographie. Ces deux "anciennes compagnes qui ont longtemps cheminé ensemble et qui, comme il arrive entre de vieilles connaissances,

<sup>23</sup> Vincent Berdoulay, *La formation de l'école française de géographie, 1870-1914*, Paris, CTHS, 1981.

<sup>24</sup> Vidal de la Blache, Paul, *Hérode Atticus, Étude critique sur sa vie*, Paris, Thorin, 1872.

<sup>25</sup> Vidal de la Blache, Paul, "Les divisions fondamentales du sol français", *Bulletin Littéraire*, 10 oct. et 10 nov. 1888, pp. 1-7 et 49-57.

<sup>26</sup> Vidal de la Blache, Paul, "Régions françaises", *Revue de Paris*, 10 déc. 1910, pp. 821-849. On lira : Ozouf-Marignier Marie-Vic et Robic, Marie-Claire, "La France au seuil de temps nouveaux. Paul Vidal de la Blache et la régionalisation", *L'Information Géographique*, 1995, n°59, pp. 46-56.

<sup>27</sup> Vidal de la Blache, Paul, "Des caractères distinctifs de la géographie", *Annales de Géographie*, année 1913, vol. 22, pp. 289-299.

ont perdu l'habitude de discerner les différences qui les séparent. Il est utile toutefois [...] qu'elles aient nettement conscience des divergences qui existent dans leur point de départ et leurs méthodes [...]. Les enchaînements historiques ont leur place dans l'évolution des faits terrestres ; mais combien est limitée la période de temps qu'ils embrassent ! ” De là vont découler deux remarques de Vidal qui règlent en même la question de la scientificité de la géographie face aux autres sciences, et celle de l'autonomie entre l'histoire et la géographie. En effet, “L'étude de l'évolution des phénomènes terrestres suppose l'emploi d'une chronologie qui diffère essentiellement de celle de l'histoire.” Donc, la différence incommensurable entre l'histoire et la géographie trouve son origine dans une différence d'échelle de temps<sup>28</sup>. Par ailleurs, ce que pose Vidal en complément c'est le refus du déterminisme géographique. À ses yeux, lier “le spectacle de civilisations déchues” à “des changements de climats” n'a que peu de sens : “On reste inquiet devant de telles hypothèses”. C'est donc un refus des théories simplistes, dont ici le néo-hippocratisme, qui rend nécessaire la science géographique. Reprenant Henri Poincaré (scientifique par excellence de l'époque), il affirme que l'état d'une très petite partie du monde est quelque chose d'extrêmement complexe et qui dépend d'un très grand nombre d'éléments. C'est exactement ce que Jean Brunhes avait affirmé quelques mois plus tôt dans sa leçon inaugurale, à la chaire de Géographie humaine du Collège de France<sup>29</sup>, et qu'il reprendra dans *La Géographie de l'histoire* qu'il publie avec Camille Vallaux en 1921<sup>30</sup>.

Ces deux questions, véritables *leitmotive* des travaux des géographes vidaliens vont placer l'interstice géo-historique dans une situation qui n'a plus rien à voir avec celle du début XIXe siècle. Pour qui veut mener une approche liant géographie et histoire, les contraintes sont maintenant lourdes. Toute approche déterministe est dénoncée, ce qui signifie dans le même temps que toute explication liant le sol aux évolutions historiques nécessite une parfaite maîtrise de la géographie physique. C'est à cette aune qu'est jugé le travail de Camille Julian sur l'*Histoire de la Gaule* dans une note critique des *Annales de géographie*<sup>31</sup>. En même temps, les recherches des géographes prenant l'histoire pour base sont valorisées. La place des récits historiques dans les nombreuses thèses de géographie régionales du premier tiers du XXe siècle en témoigne. La thèse complémentaire d'Albert Demangeon qui sera très utilisée

<sup>28</sup> Pomian, Krzyztof, “L'heure des « Annales », la terre – les hommes – le monde”, in Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, Tome II, vol. 1, Paris, Gallimard, 1986, pp. 377-429.

<sup>29</sup> Brunhes, Jean, *Géographie humaine de la France*, Paris, Plon, 1920.

<sup>30</sup> Brunhes, Jean et Vallaux, Camille, *La géographie de l'histoire. Géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer*, Paris, Félix Alcan, 1921.

<sup>31</sup> Besnier, Maurice, “L'histoire de la Gaule de M. Camille Jullian”, *Annales de Géographie*, année 1905, vol. 20, pp. 68-71.



par des générations de géographes, voire d'historiens, décrit d'ailleurs *Les sources de la géographie de la France dans les Archives nationales*<sup>32</sup>.

À lire les textes de Vidal de la Blache ou de Brunhes, on peut prendre les développements historiques des thèses de géographie de cette période comme la démonstration la plus vigoureuse de la scientificité de la discipline, non parce qu'elle se rattache à l'histoire, mais parce qu'elle affronte la tension la plus forte de la discipline géographique — le déterminisme. Dans les faits cependant, le constat qui fait de tous les géographes de bons historiens est moins net puisque l'approche historique varie nettement d'une thèse à l'autre, même si l'on y retrouve le plus souvent de nombreux chapitres historiques. Par ailleurs, les réceptions de ces différents textes chez les historiens sont souvent critiques. Leur refus du déterminisme est posé comme une évidence et sert bien souvent à critiquer une discipline qui prétend se construire sur une relation homme-milieu tellement intime qu'elle touche au déterminisme<sup>33</sup>. Et si Lucien Febvre rend pour partie justice aux géographes dans *La terre et l'évolution humaine*<sup>34</sup>, le propos, pas nécessairement critique se maintiendra sur le long terme.

Au sortir de la Première Guerre mondiale, avant la création des *Annales* de Febvre et Bloch, le divorce est consommé. Le fait même que Lucien Febvre oppose la géographie et la sociologie confirme qu'il prend au sérieux l'existence de la discipline. Le statut de l'interstice entre histoire et géographie ne semble pas pour autant avoir été mis en question. Le *Bulletin de géographie historique et descriptive* reste aux mains des historiens, et seules les incursions des géographes dans l'histoire des contrées qu'ils étudient pourraient à la limite sous-entendre une tentative d'absorption de cette thématique par les géographes. D'ailleurs, un géographe comme Vallaux place clairement la géographie historique du côté de l'histoire. À ses yeux, celle-ci est une “science auxiliaire de l'histoire” : “C'est avant tout une cartographie ; ou pour mieux dire, toutes ses acquisitions doivent se traduire par de représentations cartographiques. Elle doit être à l'histoire ce que la paléogéographie est à la Géographie physique : la Géographie historique s'efforce de reporter sur les cartes les faits transmis par l'histoire à la mémoire des hommes, qui se prêtent aux représentations que nous connaissons”. Ces limites

---

<sup>32</sup> Demangeon, Albert, *Les sources de la géographie de la France aux Archives nationales*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905 ; “Les recherches géographiques dans les archives”, *Annales de géographie*, année 1907, vol; 22, pp. 193-203. Sur Demangeon, on lira Wolf, Denis, *De l'école communale à la chaire en Sorbonne. L'itinéraire d'un géographe moderne*, Paris, Thèse de doctorat, université Paris I, 2005, consultable sur le site : <http://tel.archives-ouvertes.fr>

<sup>33</sup> Hauser, Henri, “Compte-rendu de Brunhes et Vallaux”, *Revue Historique*, 1922, tome 141, pp. 99-100.

<sup>34</sup> Febvre, Lucien, *La terre et l'évolution humaine, introduction géographique à l'histoire*, Paris, La Renaissance du livre, 1922.

sont strictes “car elles ne portent que sur les choses du passé qu’il est possible de traduire avec précision sur les cartes et selon les moyens dont nous disposons ; or, malgré les progrès de la cartographie depuis un siècle, ces moyens sont et demeureront fort limités. Ils appartiennent uniquement à trois catégories : dans la première, de beaucoup la plus importante parce qu’elle peut atteindre une grande précision, la Géographie historique reconstitue les accidents linéaires, physique ou politiques, disparus ou modifiés au cours des âges ; dans la seconde, elle s’efforce en liaison avec l’histoire économique et sociale, de reconstituer les anciens paysages climato-botaniques là où ces paysages ont subi, du fait de l’homme ou de la nature, des modifications profondes ; enfin, la troisième catégorie consiste dans l’établissement de la toponymie historique”<sup>35</sup>. Le domaine de la géographie historique étant ainsi strictement défini, Camille Vallaux, avec Jean Brunhes, propose aux géographes une question différente : la géographie de l’histoire. Celle-ci devrait traiter des influences des conditions géographiques sur l’histoire ainsi que des marques de l’histoire sur le paysage ou sur l’organisation territoriale.

Cette forme d’évitement par distinction des intitulés va jouer un grand rôle ensuite, tout en plaçant la géographie historique du côté de savoirs classiques, puisque l’innovation se trouvera toujours placée sous d’autres vocables. C’est probablement de ce moment particulier qu’est issu l’usage réducteur de l’appellation “géographie historique” à l’histoire de la formation du territoire national français. En 1929, paraît le *Manuel de Géographie Historique de la France*, de Léon Mirot<sup>36</sup>, régulièrement réédité depuis (1929-1930, 1947-1950, 1979-1980...). Malgré les ajouts réguliers, l’ouvrage ne change pas fondamentalement : il s’agit d’une série de cartes décrivant les évolutions successives du territoire français à l’usage des étudiants en histoire comme l’a écrit Lucien Febvre dans un compte-rendu de 1930<sup>37</sup>.

Les organisations internationales de géographie et d’histoire montrent combien la question est alors difficile à régler. Ainsi, en 1931, est créé le premier Congrès international de géographie historique à Anvers, en marge du Congrès international de Géographie de Paris. La réponse des historiens ne se fait pas attendre et lors du Congrès international des Sciences Historiques de Varsovie, en 1933, est créée la section de Géographie historique. En France une tentative de création d’un Comité français de géographie historique et d’histoire de

---

<sup>35</sup> Vallaux, Camille, *Les sciences géographiques*, Paris, Alcan, 1925.

<sup>36</sup> Mirot, Léon, *Manuel de géographie historique de la France*, Paris, A. Picard, 1929.

<sup>37</sup> Febvre, Lucien, “Divisions administratives et régions économiques”, *Annales d’histoire économique et sociale*, 1930, vol. 7, pp. 431-432.

la géographie a lieu en mars 1934, en s'appuyant sur les bonnes volontés de quelques historiens et géographes. Son bulletin, créé en 1934, disparaît en 1938<sup>38</sup>.

### *Nouveaux noms, nouveau conflit.*

Après la seconde guerre mondiale, un mixte durci du projet des *Annales d'Histoire science sociale* et du projet d'*Encyclopédie française* — dirigé par Lucien Febvre et qui entend briser les découpages disciplinaires — va donner toute son ampleur aux tensions entre Histoire et Géographie<sup>39</sup>. Tensions rendues plus palpables depuis la création d'un concours de l'enseignement autonome pour la géographie accordée par le gouvernement de Vichy, ce qui sera reproché aux géographes<sup>40</sup>. Une note critique de Charles Morazé sur *La France économique et humaine*<sup>41</sup> de Demangeon, pose les termes du débat : “Que signifie donc la géographie économique ? Ne vaudrait-il pas mieux, comme les Anglais, déclarer qu'il y a une étude physique de la terre qui relève de la géologie et une étude humaine qui concerne l'histoire ? ”<sup>42</sup> Braudel, qui devient secrétaire des *Annales* en 1951, est clairement le porteur du projet d'une science sociale unique, dans laquelle l'histoire aurait la part belle. Il décrit d'ailleurs la géographie comme n'ayant plus de frontière puisque celles-ci ont été “démantelées et transgressées” depuis quelques années. La géohistoire qu'il professe a d'ailleurs participé à ce mouvement. Dès lors, l'autonomisation de la géographie n'a aucun sens<sup>43</sup>. C'est en fonction de ces conceptions que l'interstice entre histoire et géographie va s'organiser à partir de la fin des années 1940 jusqu'à la fin des années 1950. Ce premier débat,

---

<sup>38</sup> “Création du Comité français de Géographie historique et d'Histoire de la Géographie. Séance constitutive du 10 mars 1934”, *Bulletin du comité français de géographie historique et d'histoire de la géographie*, 1935, 1<sup>ère</sup> année, mai 1935, n°1, pp. 1-9. Goblet, Yves-Marie, “Géographie historique et histoire de la géographie”, *Bulletin du comité français de géographie historique et d'histoire de la géographie*, 1935, 1<sup>ère</sup> année, mai 1935, n°1, pp. 10-18. Butlin, Robin, “A short chapter in French historical geography : the Bulletin du Comité Français de Géographie Historique et d'Histoire de la Géographie 1935-1938”, *Journal of Historical Geography*, vol. 16, n°4, 1990, pp. 438-445.

<sup>39</sup> Bernard Lepetit, “Les annales : portrait d'un groupe avec revue”, *Une école pour les sciences sociales : de la VI<sup>e</sup> section à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales*, Paris, eds de l'EHESS, 1996, pp. 31-48.

<sup>40</sup> Olivier Dumoulin, “A l'aune de Vichy? La naissance de l'agrégation de géographie”, in Gueslin A. (textes rassemblés et présentés par), *Les Facs sous Vichy. Actes du colloque des universités de Clermont-Ferrand et de Strasbourg – novembre 1993*, Clermont-Ferrand, Publications de l'Institut d'Études du Massif Central, collection « Prestige », 1994, pp. 23-38.

<sup>41</sup> Albert Demangeon, *Géographie Universelle, tome VI*, deuxième partie, 1er volume, Paris, Colin, 1948.

<sup>42</sup> Morazé, Charles, “Géographie et réalité”, *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1948, 3<sup>e</sup> année, n°1, pp. 25-33.

<sup>43</sup> Braudel, Fernand, “La géographie face aux sciences sociales”, *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1951, 6<sup>e</sup> année, n°4, pp. 485-492.

souvent violent va s'organiser au travers de trois postures : la géographie historique renouvelée, la géographie rétrospective et la géohistoire.

La première, et finalement la plus classique, est la géographie historique : elle se situe du côté de l'histoire, même si la filiation est indirecte, avec l'enquête lancée par Gabriel Le Bras (juriste fondateur de la sociologie religieuse en France) sur la géographie religieuse<sup>44</sup> à laquelle François de Dainville se joindra<sup>45</sup>. Le programme de la recherche, tel que Gabriel Le Bras le définit dans un numéro des *Annales* en hommage à Marc Bloch se place du côté de l'histoire : "Ainsi, dans les cadres de l'histoire, se dérouleront les étapes d'une géographie à la fois physique et monumentale, juridique et spirituelle, dont l'immensité n'effraierait que des historiens décadaires ou des géographes ennemis de l'espace [...]. La plupart des constats s'inscriront sur une carte, illustration et couronnement de toute étude géographique"<sup>46</sup>. Cette "géographie historique de la France chrétienne" qui prend la suite de travaux comme ceux de Longnon ou Jullian tout en acceptant les principes posés par Vallaux en 1925 fait de la géographie historique une partie de l'histoire appelée à lui fournir les cartes dont elle a besoin. Cet intérêt pour les cartes est l'une des constantes du discours des historiens à propos de la géographie. La note critique de Morazé, évoquée plus haut, si elle est sévère sur la géographie économique de Demangeon, montre en revanche une véritable fascination de l'historien à l'égard des cartes produites.

La deuxième vision se situe du côté de la géographie avec Roger Dion. Géographe de formation, élève d'Albert Demangeon et qui publie quasiment au même moment que Marc Bloch un ouvrage sur la *formation du paysage rural français*<sup>47</sup> qui tous deux remettent en cause les travaux de Meitzen<sup>48</sup>. Pour distinguer les deux ouvrages devenus tous deux classiques, on peut dire que Bloch s'intéresse aux évolutions des structures. La phrase célèbre de Bloch qui définit l'histoire comme étant "avant tout la science du changement" fait partie de l'introduction de l'ouvrage. Dion de son côté s'attache principalement à la répartition zonale des différents modes d'appropriation du territoire. Dans un texte de 1946, il s'est interrogé sur le rôle des disciplines dans les savoirs qui l'occupent<sup>49</sup>. À ses yeux, la géographie est première dans l'explication et ce n'est que lorsque "certaines explications tirées de la géographie

<sup>44</sup> Le Bras, Gabriel, "Un programme. La géographie religieuse", *Annales d'Histoire Sociale*, 1945, n°1, « Hommage à Marc Bloch », pp. 87-112.

<sup>45</sup> Dainville, François (de), *Cartes anciennes de l'Église de France, historique, répertoire, guide d'usage*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1956 (Introduction de Gabriel Le Bras).

<sup>46</sup> Le Bras, Gabriel, "Un programme. La géographie religieuse..." op. cit.

<sup>47</sup> Bloch, Marc, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Oslo : H. Aschehoug ; Leipzig : O. Harrassowitz ; Paris : Les Belles lettres ; London : Williams & Norgate ; Cambridge : Harvard university press, 1931. Dion, Roger, *Essai sur la formation du paysage rural français*, Tours, Arrault, 1934.

<sup>48</sup> August Meitzen, *Siedlung und Agrarwesen der Kelten, der Römer, der Finnen und der Slaven*, Berlin, 1895, 4 vol.

physique sont insuffisantes” que le recours à l'histoire devient nécessaire. Mais les choses doivent s'opérer avec finesse, contrairement aux tentatives de Meitzen de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. De ce point de vue, “l'étude [...] exige qu'on fasse à la géographie et à l'histoire une part égale. Si l'habitat rural change d'aspect, à une époque donnée, suivant les régions où l'on observe, il change aussi, dans une région donnée, suivant l'époque que l'on observe.” Le choix semble donc clair : les disciplines existent, et dans son cas, une géographie du paysage rural peut passer par son histoire. Ce point de vue, Dion va l'explicitier dans deux textes. Le premier, prononcé le 4 décembre 1948 lors de sa leçon inaugurale du cours de Géographie historique du Collège de France, est publié dans les *Cahiers internationaux de Sociologie*. Il s'intitule : “La géographie humaine rétrospective”<sup>50</sup>. Avant d'en donner l'objectif, il convient ici de préciser ce que signifie l'obtention d'une chaire au Collège de France. Par bien des aspects, l'élection au Collège peut être vue comme l'accomplissement d'une remarquable carrière : rares sont ceux qui obtiennent une telle reconnaissance. Mais dans le même temps, les chaires du Collège sont parfois décrites comme des cages dorées qui vous isolent de la vie de l'université, et donc des possibles disciples et élèves, cela malgré le séminaire mensuel. Le fait que la leçon inaugurale de Dion ne soit publiée ni dans une revue de géographie, ni dans une revue d'histoire mène à produire deux hypothèses. La première, fragile, poserait que Dion est, à ce moment particulier, favorable à l'abandon des disciplines au profit de savoirs contenus dans une discipline unique. Sa participation au programme de la VI<sup>e</sup> section de l'École Pratique des Hautes Études en 1948 aux côtés de Braudel expliciterait cette position. Dès lors, publier un texte relatif à des savoirs géographiques pourrait se faire n'importe où. La seconde hypothèse poserait que Dion est déjà en partie isolé avant l'obtention de sa chaire, ce que sa dispute avec son directeur de thèse, dès 1935, à la suite du compte-rendu que Demangeon fait de son ouvrage sur le paysage rural pourrait accréditer. Il n'empêche, une élection au collège de France se fait aussi grâce à des réseaux. Il n'en reste pas moins que fin 1948, le projet de Dion est de produire une “géographie rétrospective”. Celle-ci “se présente à la fois comme une archéologie, une histoire de l'occupation du sol et une interprétation du paysage humanisé”. Son souhait est de voir la “géographie humaine rétrospective” faire partie de la liste des enseignements qui préparent à la licence de Géographie. Neuf ans plus tard,

---

<sup>49</sup> Dion, Roger, “La part de la géographie et celle de l'histoire dans l'explication de l'habitat rural du Bassin parisien”, *Publications de la Société de géographie de Lille*, 1946, pp 6-80.

<sup>50</sup> Dion Roger, “La géographie humaine rétrospective”, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Vol. VI, 1949, pp. 3-27. Ce texte avait été publié en 1948 dans le cadre des Publications de l'Université de Lille sous le titre : “leçon d'ouverture du cours de géographie historique de la France”.

Dion précisera sa pensée<sup>51</sup>. Son projet est selon lui vraiment géographique “car il ne s’intéresse à l’activité des hommes d’autrefois que dans la mesure où les effets en sont sinon matériellement perceptibles encore dans la géographie humaine actuelle de notre pays, du moins indispensables à l’intelligence de celle-ci. Elle se propose autre chose que la contemplation pittoresque archaïque ou des décors désuets : son objet est d’expliquer les choses en retraçant leur genèse.” Cette géographie rétrospective — aujourd’hui on dirait peut-être génétique — ne s’intéresse donc pas au passé pour le passé, mais à une généalogie de ce qui s’est maintenu en se transformant.

La troisième et dernière proposition nous est mieux connue, tant sa destinée internationale a été forte ; qui ne connaît, en effet, au moins de nom, la géohistoire de Fernand Braudel ? L’histoire en a été maintes fois contée : alors que Braudel attend, faute de papier la publication de sa *Méditerranée* il participe activement, sous les ordres de Lucien Febvre à la création de la VI<sup>e</sup> section de l’EPHE. Son séminaire sous l’intitulé “Orientation et cadre historique” porte sur ce qu’il appelle l’histoire géographique. Ce programme qui ne reprend pas les cadres disciplinaires fait l’originalité de ce lieu d’enseignement. On notera ici une particularité : Dion y professe les “bases géographiques”, alors que Braudel y enseigne l’histoire géographique. Point de géohistoire braudelienne donc à cette date. Modestie de Braudel qui ne sait encore comment son livre sera reçu ; c’est possible. Le programme est par ailleurs de la main de Febvre et non de celle de Braudel. Il faut de surcroît tenir compte du fait que Dion est l’un des relecteurs de la *Méditerranée* avant sa publication et que des discussions peuvent avoir eu lieu entre eux sur ce point. Le livre de Brunhes et Vallaux sur *L’histoire géographique* n’a probablement pas été encore oublié à cette date. Au-delà de la question de la genèse du texte, c’est au texte lui-même qu’il faut renvoyer si l’on s’intéresse aux conceptions de Braudel. Celui-ci est extrêmement célèbre pour ses propositions, dont l’une fait de la longue durée le temps géographique. Cela place la géographie du côté des invariants, ou des peu variants. On est là presque en opposition avec la géographie rétrospective de Dion lorsqu’elle insiste sur la dynamique des paysages. Mais *La Méditerranée* est également connue pour l’invention du terme de “géohistoire”. Le compte-rendu qu’en fait le géographe Allix valorise ce point, en adhérant au choix de Braudel<sup>52</sup>. Parmi les premiers comptes-rendus étrangers, on notera que le *Journal of Economic history* publie en 1950 et 1951 deux comptes-rendus successifs dont les titres contiennent “geohistory” ce qui montre clairement

---

<sup>51</sup> Dion, Roger, “La géographie historique”, in Chabot, Georges, Clozier, René et Beaujeu-Garnier, Jaqueline (dir.), *La géographie française au milieu du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Baillière et fils ed., 1957, pp. 183-186.

<sup>52</sup> Allix, André, “Géohistoire, Méditerranée et géographie”, *Revue de géographie de Lyon*, 1951, pp. 45-52.

l'importance de cette question aux yeux de la communauté des historiens américains<sup>53</sup>. Qu'est-ce que cette géohistoire selon Braudel ? Il s'agit d'une géographie humaine "détachée de cette poursuite des réalités actuelles à quoi elle [la géographie] s'applique uniquement, ou presque". Mais simultanément, et c'est là où Braudel n'est pas clair (peut-être la relecture effectuée par Dion avant la publication a-t-elle compliqué les choses), c'est "une véritable géographie humaine rétrospective", en même temps qu'une "action en faveur d'une convergence des deux sciences sociales, l'histoire et la géographie, qu'il n'y a aucun avantage à séparer l'une de l'autre"<sup>54</sup>. La géohistoire serait donc une géographie humaine détachée du présent, contrairement au projet de Dion. Braudel aurait alors une conception complexe de l'interstice géographico-historique. On a d'un côté le temps géographique, qui renvoie à ce qui ne change pas, ou peu, et qui se rapproche d'une géographie physique, ou plutôt ce qu'il y a de plus constant dans les rapports entre l'homme et son milieu<sup>55</sup>, une forme de déterminisme. Déterminisme assumé d'ailleurs, Braudel dans la conclusion de sa première partie "Géohistoire et déterminisme" valorise cette relation; cela, l'année même où *La terre et l'évolution humaine...* de Febvre est rééditée. Mais on a également une géographie humaine du passé, mais qui ne serait pas orientée, ou déterminée par le présent. C'est d'ailleurs l'élément qui la place résolument du côté de l'histoire (et non de la géographie) contrairement à ce que semblait souhaiter Braudel. Ce partage qui affecte à l'histoire le passé, et à la géographie le présent correspond par ailleurs très bien aux répartitions des comptes-rendus dans les *Annales E.S.C.* qui donnaient aux géographes les comptes-rendus de livres sur le présent. Étrangement, en 1966, la deuxième édition revue et augmentée verra les pages sur la géohistoire remplacées par de nombreuses cartes... comme si la géohistoire et la cartographie historique s'étaient succédé.

Cette répartition en trois courants est bien évidemment schématique et les appropriations des travaux des uns et des autres rendent encore plus flous les courants qui viennent d'être présentés. Mais au-delà de pratiques foisonnantes ce qui semble le plus net et que ces courants renvoient à des découpages qui ne sont pas aisément superposables. Entre historiens tenants de Braudel et d'une science sociale unique et géographes, qu'ils soient sensibles ou pas aux travaux de Dion, des tensions vont très rapidement se nouer. Nous

<sup>53</sup> Knight, Melvin M., "The geohistory on Fernand Braudel", *The Journal of Economic History*, vol. 10, n°2 (nov. 1950), pp. 212-216. Baylin, Bernard, "Braudel's Geohistory. A Reconsideration", *The Journal of Economic History*, vol. 11, n°3 (summer. 1951), pp. 277-282.

<sup>54</sup> Braudel Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949, pp 295-296.

<sup>55</sup> *Idem* p. 17.

n'évoquerons ici que deux épisodes qui illustrent les tensions. Le premier, au moment où le conflit se concrétise, soit à la fin des années 1950. Le second, au moment où, après avoir évolué, il perd de son acuité, à la fin des années 1980.

### ***La fin des années 1950 : l'agression au nom de la Science Sociale***

En 1957, dans un recueil dirigé par Chabot, Clozier et Beaujeu-Garnier, et dans lequel Dion, avait fourni un texte, Étienne Juillard, (élève d'Henri Baulig, lui même élève de Paul Vidal de la Blache) propose une géographie rétrospective où il se montre plus dionnien que Dion lui-même. Autrement dit, alors qu'après-guerre Roger Dion offre très souvent des textes extrêmement mesurés, qui limitent la géographie rétrospective à la seule généalogie de ce qui existe dans le monde contemporain, Juillard n'hésite pas à proposer des études de géographie dans le passé, sans qu'elles soient nécessairement liées à des objets ayant perduré. Dans le cadre d'une géographie agraire particulièrement dynamique, il propose ainsi de s'intéresser aux habitats disparus, voire à l'occupation préhistorique du sol, domaines qui s'ils peuvent toujours être liés à la géographie du monde contemporain, ne le sont que beaucoup plus difficilement. Tout en revendiquant son attachement aux travaux de Dion et à sa géographie rétrospective, Juillard effectue donc un coup de force qui n'a d'égal que son appropriation de Marc Bloch au profit des géographes : Dion et Bloch y sont décrits comme les "deux maîtres de la géographie agraire française"<sup>56</sup>.

Ce n'est pas pour autant que pour Juillard les disciplines doivent se confondre, voire se fondre en une vaste science sociale ; loin de là. Sa tentative d'introduction des travaux de Darby en France le montre parfaitement. Pour resituer les choses, en 1953 Darby publie dans les *Transactions and Papers* de l'*Institute of British Geographers* un article sur les relations de l'histoire et de la géographie<sup>57</sup>. Cet article propose une catégorisation des différents usages que chacune des disciplines fait de sa consœur. Il existerait apparemment quatre possibilités : tout d'abord, la géographie au service de l'histoire. Il s'agit ici, par exemple des travaux de Michelet, voire de Vidal de la Blache pour la France, voire de Semple pour les Etats-Unis<sup>58</sup>. La géographie permet à l'historien d'interpréter les différentes phases de l'histoire d'une

<sup>56</sup> Juillard, Étienne, "La géographie agraire", in Chabot, Georges, Clozier, René et Beaujeu-Garnier, Jacqueline (dir.), *La géographie française au milieu du XXe siècle*, Paris, Baillière et fils ed., 1957, pp. 159-166.

<sup>57</sup> Darby, H.C., "On the relations of geography and history", *The Institute of British Geographers, Transactions and Papers*, 1953, n°19, pp. 1-11.

<sup>58</sup> Semple, Helen Churchill, *American history and its geographic conditions*, Boston and New-York, Mifflin and Company, 1903.



contrée. Il y aurait ensuite la géographie du passé : il s'agit pour Darby de l'*historical geography*. C'est-à-dire, de l'étude géographique d'une période passée : on pense ici au livre dirigé par Darby en 1936, mais c'est aussi à ses travaux sur le *Domesday book*<sup>59</sup>. Aux yeux de Darby il est nécessaire de multiplier les coupes chronologiques pour comprendre les différentes étapes des processus en cours. Il y aurait encore une histoire au service de la géographie. Celle-ci utilisée en complément des études géographiques des périodes passées, en se concentrant sur une composante du processus général, doit permettre une meilleure compréhension de ce processus. Darby cite ici le travail de Clark sur la colonisation de la Nouvelle-Zélande, non seulement par les hommes, mais encore par les animaux et les plantes<sup>60</sup>. Il y aurait enfin une géographie du passé au service de la géographie du présent. Pour Darby, la géographie, lorsqu'elle n'est pas l'*Historical Geography* est essentiellement une discipline du présent. Ce n'est pas pour autant une raison pour ne pas rechercher les explications historiques des situations actuelles. C'est la solution que proposait, à la fin des années 1920, Derwent Whittlesey pour dépasser les limites d'une science purement descriptive. Ce dernier avait forgé à ce propos le terme de "*sequent occupance*" : "*not only does the recognition of sequent occupance place the current stage in its proper relation to antecedents and to successors; it throws it into true perspective*"<sup>61</sup>. Pour Darby, cette recherche d'une explication des éléments présents par leur passé est courante chez les géographes vidaliens, cela même si elle n'est pas théorisée.

Donc en 1956, Étienne Juillard présente cet ouvrage dans le cadre de la *Revue Historique*. Mais sa présentation dépasse ce cadre pour tenter de répondre à la question : "fait-on fausse route en retardant une fusion souhaitable" entre la géographie humaine et l'histoire sociale ? Après un résumé de l'article de Darby, qui en souligne les qualités et qui montre bien l'intimité des relations entre histoire et géographie, Juillard pose peut-être pour la première fois aussi clairement l'idée que "ni l'espace, ni le temps ne sont l'apanage, l'un de la géographie, l'autre de l'histoire ; l'une comme l'autre ont à embrasser la totalité du temps humain et la totalité de la surface terrestre [...]" Il n'empêche, aux yeux de Juillard, il n'y a pas "par-delà les sciences humaines, une sorte de super-science sociale poursuivant une

---

<sup>59</sup> Darby Henry Clifford (ed.), *An historical geography of England before A.D. 1800*, Cambridge University Press, 1936 ; *The Domesday geography of Eastern England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1952 ; *The Domesday geography of Midland England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1954.

<sup>60</sup> Clark, Andrew Hill, *The invasion of New Zealand by people, plants and animals* The south Island, New Brunswick, Rutgers University Press, 1949.

<sup>61</sup> Whittlesey, Derwent, "Sequent occupance", *Annals of the association of American Geographers*, 1929, n°19-3, pp. 162-165.

« recherche supérieure »<sup>62</sup>. Fondamentalement, et en cela il se rapproche des propositions de Vidal de la Blache de 1913<sup>63</sup>, la différence entre historiens et géographes vient du fait qu'ils ne partent pas d'hypothèses semblables, et qu'en conséquence ils ne font pas les mêmes choix. Juillard propose donc de répartir les quatre combinaisons de Darby entre les deux disciplines. À la géographie échoient la géographie du passé, et la géographie du passé au service de la géographie du présent. L'histoire hérite quant à elle de la géographie au service de l'histoire et de l'histoire au service de la géographie.

Cet article — qui ne cite à aucun moment les travaux de Braudel — va provoquer l'ire de Robert Mandrou dans le dernier numéro des *Annales ESC* de 1957, ce qui, étant donné les délais de publication est assez rapide. Deux points méritent ici d'être soulignés. Le premier concerne Darby dont l'article est décrit par Mandrou comme étant “une démonstration assez fade”. À la suite de cette remarque, on ne s'étonne pas que le vaste travail sur le *Domesday book* passe presque inaperçu dans les *Annales ESC*. De ce point de vue, c'est un retournement de situation puisque le livre de Darby de 1936 avait été très favorablement reçu par Marc Bloch<sup>64</sup>. Mais l'article consiste principalement en une dénonciation de l'idée du maintien de la géographie humaine en tant que discipline autonome. Celle-ci doit s'effacer au profit d'une vaste science sociale<sup>65</sup>. Un droit de réponse est accordé à Juillard à la fin de l'article. Au-delà de formes policées dans lesquelles sont évoquées “l'amicale controverse”, celui-ci fait tout pour modérer l'importance de ses propos tout en refusant de céder quoi que ce soit dans les faits.

Le texte de Mandrou a au moins une conséquence lourde : la réception des travaux de Darby, déjà limitée par la barrière linguistique, s'en trouve affectée, et rares sont les historiens qui le citent. L'un des seuls qui le mentionnent est Charles Higounet, qui n'est pas un proche des *Annales ESC*. Or, Higounet se voit confier le texte sur la “Géohistoire” dans le volume sur *L'histoire et ses méthodes* dans l'Encyclopédie de la Pléiade qui contient de nombreux textes d'auteurs proches des *Annales*. On retiendra que ni Braudel, ni Mandrou, ni Chaunu, ni Leroy-Ladurie (qui commence à publier sur le climat en 1959) n'ont écrit ce texte. Le propos d'Higounet reprend non seulement les travaux de Darby, mais il tente également de définir les

---

<sup>62</sup> Juillard, Étienne, “Aux frontières de l'histoire et de la géographie”, *Revue historique*, 1956, 215-2, pp. 267-273.

<sup>63</sup> Vidal de la Blache, Paul, “Des caractères distinctifs de la géographie”..., *op. cit.*

<sup>64</sup> Bloch, Marc, “En Angleterre, l'histoire et le terrain”, *Annales d'histoire économique et sociale*, 1937, 9e année, pp. 208-210.

<sup>65</sup> Mandrou, Robert, “Géographie humaine et histoire sociale (avec une réponse d'Étienne Juillard)”, *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1957, 11e année, n°4, pp. 619-627.

méthodes et les objets de la géographie historique dans le cadre d'une vaste science sociale qu'il pense être en voie de création à cette époque<sup>66</sup>.

### ***Dénigrement, oubli et renégociations : les années 1980***

Le second épisode qu'il convient d'évoquer ici est celui qui lie la fin d'une forme de discours des historiens sur les géographes et le début d'une nouvelle relation entre les deux disciplines. Les temporalités de ces deux mouvements ne sont pas strictement les mêmes, ce qui ne les empêche nullement d'être mêlées. Chronologiquement, le premier moment à évoquer est celui de la vague mémorielle<sup>67</sup>. On s'en souvient, c'est au début des années 1980 que Pierre Nora lance son chantier sur "les lieux de mémoire". Je ne ferai qu'une remarque sur cette production qui va occuper de très nombreux historiens. Celle-ci est relative à la place de la géographie dans cette histoire de France. Il convient de noter ici la très grande spécificité des *Lieux de mémoire*. En effet, si l'on reprend les quelques histoires de France publiées depuis le début de la III<sup>e</sup> République, l'une des spécificités formelles presque toujours respectées est l'introduction par la Géographie de la France. Que l'on prenne l'exemple de Vidal de la Blache avec le *Tableau de la géographie de la France* qui sert d'introduction à l'histoire de France de Lavis, ou *La géographie humaine de la France* de Jean Brunhes, qui sert d'introduction à l'*Histoire de la nation française* de Hanoteaux, voire "La géographie de l'histoire" écrite par René Musset pour introduire *L'histoire de France* de Reinhard et Dufourcq<sup>68</sup>, ou que l'on tienne compte de la demande que fit Georges Duby à Georges Bertrand de lui écrire un "tableau géographique" pour ouvrir son *Histoire rurale de la France*<sup>69</sup>. Que l'on prenne plus près de nous (et sans géographe cette fois), *L'identité de la France* de Braudel, ou *L'histoire de la France*, de Burguière et Revel, incontestablement plus distanciée, toujours on commence par une description du territoire, temporalisée ou pas, pour introduire à l'histoire du pays<sup>70</sup>. Il y a là une particularité notable, qui rend le territoire nécessaire, voire consubstantiel, à la nation. Si pour la France depuis la III<sup>e</sup> République, elle

---

<sup>66</sup> Higounet, Charles, "La géohistoire", in Samaran, Charles (dir.), *L'histoire et ses méthodes*, Paris, nrf/bibliothèque de la Pléiade, 1961, pp. 68-91.

<sup>67</sup> Jacques Revel, "Le fardeau de la mémoire. Histoire et mémoire dans la France d'aujourd'hui", *French Politics, Culture, and Society*, spring 2000, vol. 18-1, pp. 1-12.

<sup>68</sup> Paul Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Hachette, 1903 ; Jean Brunhes, *Géographie humaine de la France*, Paris, Plon, 1920 ; Musset, René, "la géographie de l'histoire", in Reinhard, Marcel et Dufourcq, Norbert (dir.), *Histoire de France, Tome 1<sup>er</sup> Des origines à 1715*, Paris, Libr. Larousse, 1954, pp. 27-50.

<sup>69</sup> Georges Bertrand, "Pour une histoire écologique de la France rurale. L'impossible tableau géographique", in G. Duby et A. Wallon (eds), *Histoire de la France rurale*, Paris, Le Seuil, 1981, tome 1, pp. 34-113.

est évidente, du fait des programmes scolaires, c'est le fruit d'une volonté bien spécifique de lier territoire, état et Nation<sup>71</sup>. Pierre Nora, avec ses *Les lieux de mémoire*, offre un constat : cette alliance est rompue, les cartes doivent être redistribuées. À lire son introduction, il semble évident que l'aspect géographique n'est pas ce qui préoccupe Nora<sup>72</sup>. La sociologie, voire l'anthropologie semblent plus pertinentes à ses yeux pour comprendre l'histoire de France. Il s'agit d'une rupture avec les premières *Annales*, mais qui semble être en partie dans l'air du temps. Tout ce déterminisme du sol sur le peuple, que Fernand Braudel manipule, le plus souvent sans le dire — Braudel en joue durant tout le premier volume de *L'identité de la France* qui s'intitule "Espace et histoire", disparaît donc. Il est certain que la place des objets potentiellement géographiques dans *les lieux de mémoire* est loin d'être nulle, mais ils sont éparpillés, perdant dès lors toute capacité unificatrice, et surtout, à bien les lire, c'est bien plus leur aspect historique que spatial qui est interrogé<sup>73</sup>.

Ce premier moment est suivi d'un deuxième tout aussi important pour ce qui nous intéresse, et qui va entraîner une renégociation des rapports entre histoire et géographie. Nous partirons ici de la rencontre organisée à Châteauvallon, en hommage à Fernand Braudel quelques mois avant sa mort<sup>74</sup>. Ce qui nous intéressera ici dans les discussions contenues dans le volume publié l'année suivante, ce sont les échanges entre Fernand Braudel, Étienne Juillard et Claude Raffestin, soit entre un historien et deux géographes. L'échange est relativement court (cinq pages)<sup>75</sup>, mais il montre l'incompréhension réciproque. Pour Braudel, "s'il n'y a pas de déterminisme géographique", il ne peut y avoir de science géographique<sup>76</sup>. De son côté, Juillard revendique son "antidéterminisme géographique", dans lequel il vivrait depuis 50 ans. La géographie de Braudel n'est donc pas celle de Juillard. Ce constat peut d'ailleurs être élargi à la très grande majorité des historiens : ceux-ci ne connaissent en général que les thèses de géographie d'avant la seconde Guerre mondiale<sup>77</sup>. Comme l'écrit Christian

<sup>70</sup> Braudel, Fernand, *L'identité de la France*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1986 ; André Burguière et Jacques Revel, *Histoire de la France, L'espace français*, Paris, Seuil, 1989.

<sup>71</sup> Le modèle en a été dépeint bien au-delà par Benedict Anderson : *Imagined communities : reflexions on the origin and spread of nationalism*, London, Verso, 1983.

<sup>72</sup> Pierre Nora, "Entre mémoire et histoire, la problématique des lieux", in Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, pp. XVI-XLII.

<sup>73</sup> Jacques et Mona Ozouf, "Le tour de France par deux enfants" ; Jean-Clément Martin "La Vendée, région-mémoire" ; Marcel Roncayolo, "Le paysage du savant" ; Daniel Nordman, "Les guides Joanne" ; Jean-Yves Guimar, "Le « Tableau de la géographie de la France » de Vidal de la Blache ; Bernard Guénée, "Des limites féodales aux frontières politiques" ; [...] Alain Corbin, "Paris-Province" ; Maurice Agulhon, "Le centre et la périphérie" ; Jacques Revel "La région" [...] Thierry Gasnier, "Le local"...

<sup>74</sup> *Une leçon d'histoire de Fernand Braudel, Châteauvallon/octobre 1985*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1986.

<sup>75</sup> *ibid.* pp. 208-213.

<sup>76</sup> *ibid.* p. 175.

<sup>77</sup> Olivier Dumoulin, "Géographie historique / Géohistoire", in Jacques Burguière (dir.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, PUF, 1986, pp. 299-301.

Grataloup en 1986 : “L'historien interpelle la géographie, croyant avoir en face de lui celle de sa jeunesse, mais c'est en réalité sa petite-fille”<sup>78</sup>. Les grandes thèses d'histoire ne renvoient pas, lorsqu'elles s'intéressent à l'espace, à la géographie en train de se faire, mais beaucoup plus à la pensée économique des temps passés telle que Pierre Dockès la présente à la fin des années 1960<sup>79</sup>. Quant à Braudel, ses références se limitent de plus en plus souvent aux travaux de Vidal et de ses premiers élèves<sup>80</sup>. Encore ces travaux de géographes sont-ils bien souvent critiqués, parfois avec “causticité” comme l'écrira Marcel Roncayolo<sup>81</sup>, à propos de la préface à la réédition des *Caractères originaux de l'histoire rurale française* de Marc Bloch. Pierre Toubert, historien médiéviste, y fustige la géographie française du début du XXe siècle par sa médiocrité : “L'incapacité de notre géographie [au début du XXe siècle] de se fixer alors un horizon théorique propre est illustrée de la manière la plus éloquente par l'indigence des rares écrits à visée générale de Vidal de la Blache, son chef de fil académique. On notera de même l'absence de tout programme scientifique original assigné aux *Annales de géographie*, fondées en 1891 par Vidal de la Blache et M. Dubois [...]. Si l'on considère la production géographique française des années 1890-1914, sa caractéristique fondamentale tient dans un très ferme parti de maintenir la géographie humaine dans les limites étroites d'une science descriptive des rapports de l'homme et du milieu naturel. On peut tenir pour représentatif de ce qu'un tel choix pouvait fournir de mieux le très analytique *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de la Blache, dont le succès même est symptomatique du faible niveau d'exigence théorique de la géographie française vers 1900”<sup>82</sup>. Ce texte de Pierre Toubert est à ma connaissance l'un des seuls à tenter de relier les travaux de l'interstice géographico-historique aux travaux menés en Allemagne, préférentiellement à la géographie française. Quinze ans plus tard, Caroline et Vincent Moriniaux en arriveront au constat de l'absence presque totale de discussion entre les différents spécialistes nationaux<sup>83</sup>.

Dans le même temps, ou du moins depuis le milieu des années 1970, le renouvellement de la géographie l'amène vers l'analyse spatiale, et saturée par les chiffres de présent qu'elle a du mal à absorber, elle limite de plus en plus ses investigations à la période

<sup>78</sup> Grataloup, Christian, “L'appel des grands espaces”, *EspacesTemps*, 1986, n° 34-35, pp. 71-76.

<sup>79</sup> Pierre Dockès, *L'espace dans la pensée économique du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, Flammarion, 1969.

<sup>80</sup> Braudel, Fernand, *L'identité de la France...*, *op. cit.*

<sup>81</sup> Roncayolo, Marcel, “Une leçon de géographie”, in Dion, Roger, *Le paysage et la vigne, Essais de géographie historique*, Paris, Payot, 1990, pp. 271-294.

<sup>82</sup> Pierre Toubert, “Préface”, in Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, Armand Colin, (réed), 1988, pp. 16-17.

<sup>83</sup> Caroline Moriniaux et Vincent Moriniaux, “Géographie, Histoire, Géographie Historique, en France et en Allemagne”, in Jean-René Trochet et Bernadette Joseph (dir.), *Où en est la géographie historique ?... op. cit.* pp. 89-97. L'excellente connaissance de la géographie allemande qu'avaient tant Marc Bloch et Fernand Braudel semble avoir disparue.

très contemporaine. En 1989, dans un article qui participe en partie à l'ouverture d'une nouvelle période de la relation entre histoire et géographie, Marcel Roncayolo en arrive à un constat exactement inverse à celui qu'avait dressé Paul Vidal de la Blache en 1913, lorsqu'il parlait des "anciennes compagnes qui ont longtemps cheminé ensemble et qui, comme il arrive entre de vieilles connaissances, ont perdu l'habitude de discerner les différences qui les séparent"<sup>84</sup>. Pour Marcel Roncayolo en effet : "Géographie et histoire ont assuré, depuis longtemps, l'indépendance de leur destin, au point de mal se connaître et parfois de se méconnaître"<sup>85</sup>.

Cependant, ces aspects majoritaires des conceptions sont battus en brèche par de nouvelles pratiques dont les premiers éléments remontent au milieu des années 1970, mais qui ne sont pas intégrés dans les généalogies scientifiques des savoirs sur l'espace au milieu des années 1980. On pense évidemment ici à la thèse de Jean-Claude Perrot, sur Caen, publiée en 1975<sup>86</sup>. Différemment de la grande majorité des grandes thèses d'histoire régionale de la période, l'auteur y décrit non une histoire dans la ville, mais une histoire de la ville, cela en s'appuyant sur les travaux récents des géographes. Cette thèse est rapidement décrite comme un texte fondateur dans une série assez dense d'articles publiés à partir de 1977, dont après 1980 l'un des auteurs récurrents est Bernard Lepetit<sup>87</sup>. Celui-ci effectue sa thèse d'état sous la direction de Jean-Claude Perrot en y intégrant de nombreux éléments d'analyse spatiale issue des travaux de géographie, tant français qu'anglo-saxons qui lui sont contemporains<sup>88</sup>. Cet intérêt pour la géographie de son temps est probablement dû à l'influence de son directeur de thèse, mais s'est construit sur un terreau favorable puisque Lepetit avait commencé ses études par de la géographie. L'importance du personnage est double : d'un côté, il tente de renouer le dialogue entre les deux disciplines en publiant dans des ouvrages et des revues de géographie et en effectuant des comptes-rendus des ouvrages de géographie dans les revues des historiens. De l'autre côté, par son intégration au comité de rédaction des *Annales ESC*, il

<sup>84</sup> Vidal de la Blache, Paul, "Des caractères distinctifs de la géographie"..., *op. cit.*

<sup>85</sup> Roncayolo, Marcel, "Histoire et géographie : les fondements d'une complémentarité", *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 44<sup>e</sup> année, n°6, 1989, pp. 1427-1434.

<sup>86</sup> Perrot, Jean-Claude, "Genèse d'une ville moderne", *Annales historiques de la Révolution française*, n°215, janv-mars 1974 ; *Genèse d'une ville moderne, Caen au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris La Haye : Mouton, 1975. 2 vol.

<sup>87</sup> Jean-Pierre Bardet, Jean Bouvier, Jean-Claude Perrot, Daniel Roche, Marcel Roncayolo, "Pour une nouvelle histoire urbaine", *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 32<sup>e</sup> année, n°6, 1977, pp. 1237-1254 ; Bernard Lepetit, "Histoire urbaine et espace", *L'espace géographique*, n°1, 1980, pp. 43-54; Bernard Lepetit, "La storia urbana in Francia. Scenografia di un spazio di ricerca", *Società et storia*, 1984, n°25, pp. 639-666. Bourdelais, Patrice et Lepetit, Bernard, "Histoire et espace", in Auriac, François et Brunet, Roger (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fondation Diderot Fayard, 1986, pp. 15-26. Voire, plus tardivement, Bernard Lepetit, "La ville moderne en France, essai d'histoire immédiate", in J.-L. Biget et J.-Cl. Hervé (dir.), *Panoramas urbains. Situation de l'histoire des villes*, Paris, ENS de Fontenay, 1995, pp. 173-207.

<sup>88</sup> Bernard, Lepetit, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, 1988.

participe à leur rénovation en attribuant une place forte à la question de l'espace. Sans qu'il soit possible de déterminer exactement quelle part prend Bernard Lepetit au "tournant critique" proposé par les *Annales*<sup>89</sup>, il n'en reste pas moins qu'il participe très probablement à la tentative de réintégration de la géographie dans le concert des disciplines prises en compte dans la revue. Le titre de la couverture du numéro des *Annales* de 1989 est de ce point de vue un indice : "Pour une nouvelle interdisciplinarité : le dialogue de l'histoire avec la géographie, l'économie et la sociologie". S'y ajoute le texte de Marcel Roncayolo évoqué plus haut, qui comme une réponse à l'éditorial qui faisait du passé un domaine d'application pour toutes les disciplines, donne à l'espace les mêmes qualités. Toutes les conséquences de cet appel à faire évoluer l'histoire et les relations interdisciplinaires ne sont pas encore arrivées à leur terme. Aussi est-il difficile d'en juger les résultats. Il n'en reste pas moins qu'une conception particulière des relations entre histoire et géographie semble s'imposer, faisant de l'objet ville le point nodal de l'alliance, mais donnant l'impression de pouvoir rassembler au-delà. La publication de l'*Atlas de la Révolution française*, commencée en 1987 s'achèvera 13 ans plus tard par la publication du volume relatif à Paris. De même, la publication de la thèse de Marie-Vic Ozouf-Marignier, sur *La formation des départements*, en 1989 laisse augurer, par son objet une diversification des centres d'intérêt de l'interstice entre histoire et géographie. Mais le décès de Bernard Lepetit, en 1996, amène la réduction de l'intérêt pour les questions spatiales dans les *Annales*.

Ce courant très dynamique, qui s'appuie principalement sur une interdisciplinarité entre histoire et géographie, n'est pas pour autant le seul lieu de rencontre de ces questionnements. La géographie historique, une nouvelle géohistoire, l'analyse spatiale dynamique et l'histoire des territoires se développent. Par ailleurs, l'intérêt pour les espaces et territoires médiévaux participe d'un renouvellement des recherches sur cette période.

### ***Les années 1990-2000***

La période récente est suffisamment difficile à démêler pour devoir être traitée en deux temps. Il s'agira d'abord de dresser un bilan des productions récentes, en essayant de présenter chaque courant par l'intermédiaire de descriptions synthétiques de quelques textes. Ce n'est qu'ensuite qu'il conviendra d'en présenter une rapide analyse. Cette modélisation

---

<sup>89</sup> Les Annales, "Histoire et sciences sociales. Tentons l'expérience", *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 44e année, n°6, 1989, pp. 1317-1323.

procédera alors par une réorganisation des liens entre ces textes non plus autour des courants, mais autour de thématiques et de pratiques qui structurent de champ ouvert<sup>90</sup>.

### Un interstice en miettes ?

Il convient ici avant toutes choses de noter que cette tentative de synthèse ne peut prétendre ni à l'exhaustivité, ni à une extériorité, ne serait-ce que souhaitée. Je ne parlerai ici que de ce dont j'ai été amené, par mes lectures lors de mes travaux passés, à prendre en compte, cela sachant que je fais intégralement partie du champ que je tente de dépeindre. Ma thèse, commencée en 1994, a été soutenue en 1999 en Histoire, et j'ai été recruté, au CNRS dans une section intitulée "Territoire, Espace, Société" en 2001<sup>91</sup>. Je citerai donc ici régulièrement des textes que j'ai été amené à écrire, cela sachant qu'il ne faut pas y voir une volonté de mettre mes travaux en avant, mais qu'il faut en tenir compte pour comprendre les orientations de mes lectures.

Il convient aussi d'évoquer les mutations internes à la géographie et peut-être plus largement aux sciences sociales quant aux concepts géographiques. De façon caricaturale on peut évoquer le passage d'un intérêt pour le "milieu" dans la première moitié du XXe siècle, à un intérêt croissant pour l'"espace" dans les années 1970-1980 qui se voit concurrencé par un intérêt pour le "territoire" à partir du début des années 1980. Point n'est question ici de revenir sur une histoire de ce passage. Quelques textes ont commencé à le dépeindre<sup>92</sup>, et la synthèse serait probablement un peu précoce tant ceux-ci différent encore, choisissant tel ou tel courant, voire tel ou tel père fondateur. On peut cependant évoquer au moins trois pères fondateurs. Marcel Roncayolo, et le groupe "territoire" créé au début des années 1980<sup>93</sup>, Claude Raffestin dans sa *Géographie du pouvoir* de 1980<sup>94</sup> ou Jean-Paul Ferrier et ses

<sup>90</sup> Le champ est ici pris, en partie dans le sens que lui donnent Terry Shinn et Pascal Ragouet à partir des travaux de Pierre Bourdieu (Bourdieu, Pierre, "La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison", *Sociologie et sociétés*, 1976, vol. 7, n°1, pp. 91-118.), Shinn, Terry et Ragouet, Pascal, *Controverses sur la science, pour une sociologie transversaliste de l'activité scientifique*, Paris, Raisons d'agir éditions, 2005.

<sup>91</sup> Nicolas Verdier, *Penser le territoire au XIXe siècle, le cas des aménagements de l'Eure et de la Seine-Inférieure*, Thèse de doctorat de l'EHESS, 1999. Cette thèse a d'abord été dirigée par Bernard Lepetit, puis, à sa mort par Jacques Revel, avec les conseils de Marie-Vic Ozouf-Marignier et Daniel Nordman. J'ai été recruté dans le laboratoire Géographie-cités, qui comptent parmi ses membres, Denise Pumain, Thérèse Saint-Julien, Lena Sanders, Anne Bretagnolle, Marie-Claire Robic et Christian Grataloup.

<sup>92</sup> Didier Mendibil, "Les gestes du métier, Terrain, espace et territoire", in, Marie-Claire Robic (coord.), *Couvrir le monde, un grand XXe siècle de géographie française*, Paris, ADPF, 2006, pp.54-89. Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre, "Le territoire des géographes. Quelques points de repère sur ses usages contemporains", in Benoît Cursente et Mireille Mousnier, *Les territoires du médiéviste*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, pp. 271-291. On verra également Olivier Orain, *De plain-pied dans le monde. Écriture et réalisme dans la géographie française du XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2009.

<sup>93</sup> Avec une série d'auteurs, Chamboredon, Brun, Nordman... une petite revue à peine diffusée a été produite au début des années 1980, sous le nom de *Territoires*, elle était éditée par les presses de l'École Normale Supérieure.

<sup>94</sup> Claude Raffestin, *La géographie du pouvoir*, Paris, Litec, 1980.



*Territoires du quotidien* en 1982<sup>95</sup>. Les usages du concept ont été très variables et leur liste n'est pas close. Il semble que l'on puisse le définir *a minima* par l'importance de l'appropriation, des enjeux, et de l'acteur dans le cadre plus vaste d'une géographie qui réintroduit les processus d'appropriation et donc le caractère temporel. On notera de ce point de vue la proximité intellectuelle du territoire avec la mémoire de Nora<sup>96</sup>.

Cette multiplication des thèmes et au-delà des méthodes a son pendant en histoire. Le texte de François Dosse en 1987, au-delà de certains excès, pointe l'émiettement de l'histoire de la fin des années 1980<sup>97</sup>, ce que le "Tournant critique" de 1989 ne simplifiera aucunement<sup>98</sup>. Une véritable "anarchie épistémologique"<sup>99</sup> en a découlé, sans que ne réussissent à s'imposer ni une orthodoxie nouvelle, ni quelques hétérodoxies clairement délimitées. Les recherches semblent s'être organisées autour d'objets, voire de chantiers, ou encore de méthodes, au risque certain d'entraîner une occultation des disciplines<sup>100</sup> que les trois premiers quarts du XXe siècle avaient finalement semblé consolider. En d'autres mots, par défaut d'une polarisation forte depuis une vingtaine d'années les frontières des disciplines se sont faites plus poreuses, affaiblissant d'autant les positions de ceux qui continuaient à se référer en premier lieu à elles. Le meilleur exemple de cette tension se situe certainement du côté d'une géographie historique, qui n'est jamais sortie du débat disciplinaire, et que, par ailleurs son faible nombre d'auteurs n'a jamais permis de consolider.

En 2005, une publication a tenté de faire le bilan des travaux de géographie historique en France<sup>101</sup>. Le texte se veut enthousiaste, valorisant un regain d'intérêt pour ces questions depuis quelques années. L'ouvrage permet par ailleurs à Alan R.-H. Baker de présenter son livre récent sur les relations entre histoire et géographie, principalement dans le monde anglo-saxon. Il permet enfin de montrer le passage de relais entre deux générations, celle de Xavier de Planhol (né en 1926), et celle de Jean-Robert Pitte (né en 1949) et de Jean René Trochet (né en 1950), voire de Philippe Boulanger (né en 1970). Déjà en 1995, un ouvrage en

---

<sup>95</sup> Jean-Paul Ferrier, "Le territoire de la vie quotidienne et le référentiel habitant", in Groupe Dupont, *Les territoires de la vie quotidienne : recherches de niveaux signifiants dans l'analyse géographique*, Genève, Université de Genève, 1982.

<sup>96</sup> Nicolas Verdier, "La memoria de los lugares : entre espacios de la historia et y territorios de la geografía", in Jacobo Garcia Alvarez (dir.), *Lenguajes y visiones del paisaje y del territorio*, Madrid, 2009 (à paraître).

<sup>97</sup> François Dosse, *L'histoire en miettes. Des "Annales" à la "Nouvelle histoire"*, Paris, La découverte, 1987.

<sup>98</sup> Les Annales, "Histoire et sciences sociales. Tentons l'expérience"...*op. cit.*

<sup>99</sup> Jacques Revel, "Présentation" in Jacques Revel, *Un parcours critique, douze exercices d'histoire sociale*, Paris, Galaade éditions, 2006, pp. 9-27.

<sup>100</sup> Bernard Lepetit, "Pour une pratique restreinte de l'interdisciplinarité"...*op. cit.*

<sup>101</sup> Jean-René Trochet et Bernadette Joseph (dir.), *Où en est la géographie historique ? Entre économie et culture*, Paris, L'Harmattan, 2005. On verra également le dossier "Géographie Historique" paru dans *Hérodote, revue de géographie et de géopolitique*, 1994, n°74-75.

hommage à Xavier de Planhol, avait montré l'importance de cet auteur pour la géographie historique<sup>102</sup>. Sa *Géographie historique de la France* de 1988 a fait date<sup>103</sup>. Serge Courville, auteur d'une *Introduction à la géographie historique*<sup>104</sup> parue outre-Atlantique la range au même niveau que *l'identité de la France* de Braudel et dans la droite ligne de travaux de Roger Dion<sup>105</sup>. En effet, au-delà d'un lourd travail de réflexion sur les ajouts successifs de territoires, l'auteur s'y concentrait sur une analyse de la fabrication intellectuelle du territoire français en développant l'idée de frontières culturelles, linguistiques, voire agricoles.

Le bilan de la géographie historique tel qu'il est dressé en 2005<sup>106</sup> montre clairement que la question est posée en termes disciplinaires. Les historiens et les géographes y renvoient principalement aux productions de leur discipline sans réellement tenter de suivre l'exemple de Alan R-H Baker qui proposait de construire un pont entre les disciplines (*Bridging the divide*). Par ailleurs, autant les travaux de Xavier de Planhol allaient vers une synthèse des acquis quant à l'histoire de l'espace français<sup>107</sup>, voire d'autres espaces, autant les travaux récents présentés dans l'ouvrage semblent s'orienter dans de très nombreuses directions. Là apparaît clairement la fragilité du champ et la faiblesse numérique des auteurs, qui chacun sur leur objet pratique une géographie historique à sa manière. On trouve ainsi une géographie historique très classique et parfaitement menée, comme un travail qui montre l'intérêt des registres de martelage pour recomposer les paysages du XVIIIe siècle. Même s'il n'y renvoie pas formellement, l'univers de référence de l'article est dans le droit fil des travaux de Demangeon lorsqu'il valorisait les archives, que de ceux de Dion de 1934 lorsqu'il tente de reconstruire les paysages passés, voire de Max Derruau lorsqu'il s'intéresse, en 1946, aux terriers et compoix pour reconstituer paysages ruraux et structures de l'habitat<sup>108</sup>. Il s'agit de profiter des “informations localisées” pour “saisir les logiques spatiales des phénomènes

<sup>102</sup> Jean-Robert Pitte (dir.), *Géographie historique et culturelle de l'Europe, Hommage au professeur Xavier de Planhol...* op. cit.

<sup>103</sup> Xavier de Planhol, *Géographie historique de la France*, Paris, Fayard, 1988.

<sup>104</sup> Serge Courville, *Introduction à la géographie historique*, Laval, Presses universitaires de Laval, 1995.

<sup>105</sup> Compte-rendu de Serge Courville, *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 33, n°89, 1989, pp. 281-282.

<sup>106</sup> Jean-Robert Pitte (dir.), *Géographie historique et culturelle de l'Europe, Hommage au professeur Xavier de Planhol*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1995. Une lecture critique de l'ouvrage a été opérée dans un compte-rendu de Géraldine Djament : *Annales Histoire Sciences sociales*, 2007, n°1, pp. 170-171.

<sup>107</sup> Planhol (de) Xavier, “Structures universitaire et problématique scientifique : la géographie historique française”, in *La pensée géographique française contemporaine. Mélanges offerts au professeur A. Meynier*, Rennes, PUR, 1972, pp. 155-165 ; “Historical Geography in France”, in Baker, Alan R.H. (dir.), *Progress in Historical geography*, Newton Abbot, David & Charles, 1972, pp. 29-44. Baker, Alan, R.H., “The practice of historical geography”, in Jean-Robert Pitte (dir.), *Géographie historique et culturelle de l'Europe, Hommage au professeur Xavier de Planhol* op. cit., pp. 32-49.

<sup>108</sup> Demangeon, Albert, *Les sources de la géographie de la France aux Archives nationales...* op. cit. ; Dion, Roger, *Essai sur la formation du paysage rural français...* op. cit. ; Max Derruau, “L'intérêt géographique des minutes notariales, des terriers et des compoix. Un exemple”, *Revue de Géographie Alpine*, 1946, vol. 34, n°3, pp. 355-380.

perçus au travers de l'étude [...] et tenter de reconstituer les paysages forestiers du XVIII<sup>e</sup> siècle”. Le passage par des cartes successives assure l'essentiel de la description qui mène à une analyse sur les évolutions et permet de remettre en cause des *a priori* erronés<sup>109</sup>. Un autre article du recueil se situe du côté d'une géographie rétrospective (façon Dion de 1949) sur les vignobles alsaciens. La question posée pourrait se réduire à “Comment en est-on arrivé à la situation actuelle ?” Par la comparaison de statistiques cartographiées, l'auteur met en avant les mutations des répartitions par concentration dans certaines zones, ce qu'un zoom à l'échelle d'une commune permet d'exemplifier. Ces points étant posés, les aspects spatiaux ou territoriaux disparaissent derrière une explication des processus. Les approches par l'espace, puis par le processus se succèdent donc dans la démonstration<sup>110</sup>.

La tension la plus forte du bilan de la géographie historique de 2005 se situe clairement dans la présence du texte de Christian Grataloup sur l'intérêt de l'analyse spatiale pour la géographie historique<sup>111</sup>. En effet à côté de textes plus traditionnels de géographie humaine ou de géographie rurale, Christian Grataloup propose d'intégrer les dernières avancées de l'analyse spatiale et de la modélisation graphique pour penser conjointement spatialités et temporalités en se référant tant aux historiens qu'aux géographes. Nous y reviendrons.

Le cas de Christian Grataloup qui vient d'être évoqué est pour partie exemplaire d'une évolution opposée aux pratiques disciplinaires rigides. En effet, on assiste durant cette période à une croissance des pratiques décomplexées que de nombreux auteurs font de l'autre discipline. On pourrait peut-être évoquer ici une interdisciplinarité plus pratiquée que théorisée, et qui semble se diffuser dans les travaux des deux disciplines, cela même si le nombre de personnes concernées reste faible. Ainsi note-t-on des usages des temporalités en géographie qui ne s'embarrassent pas d'un renvoi à la discipline historique. L'éditorial des *Annales ESC* de 1989 (“Tentons l'expérience”<sup>112</sup>) dans sa vision particulièrement adoucie des relations interdisciplinaires montre que cette conception semble dépasser amplement la seule discipline géographique. Chez les géographes la tenue du colloque Géopoint<sup>113</sup> de 1990 :

<sup>109</sup> Xavier Rochel, “Géographie historique et biogéographie : les apports des registres de martelages du XVIII<sup>e</sup> siècle. Application aux forêts vosgiennes”, in Jean-René Trochet et Bernadette Joseph (dir.), *Où en est la géographie historique ?... op. cit.*, pp. 291-304

<sup>110</sup> Sylvaine Boulanger, “Le renouveau du vignoble alsacien (1950-2000)”, in Jean-René Trochet et Bernadette Joseph (dir.), *Où en est la géographie historique ?... op. cit.* pp. 239-250.

<sup>111</sup> Christian Grataloup, “Géographie historique et analyse spatiale : de l'ignorance à la fertilisation croisée”, in Jean-René Trochet et Bernadette Joseph (dir.), *Où en est la géographie historique ?... op. cit.* pp. 33-41.

<sup>112</sup> Les Annales, “Histoire et sciences sociales. Tentons l'expérience”, *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 44<sup>e</sup> année, n°6, 1989, pp. 1317-1323.

<sup>113</sup> Les colloques Géopoint sont depuis 1976 le lieu de discussions liées à la rénovation de la géographie française par l'importation de nouvelles méthodes. Ils sont organisés par le Groupe Dupont.

*Histoire, temps et espace* est un marqueur fort du mouvement. Ce Géopoint se situe dans un contexte particulier pour la géographie — qu'elle soit urbaine ou rurale. En effet, après des années de recherche active sur le temps présent à l'aide des méthodes de l'analyse spatiale<sup>114</sup>, les géographes ont été amenés, peut-être en partie grâce à l'amélioration des moyens de traitement statistique, à revenir sur les questions temporelles, tant du côté du prospectif — en direction de l'aménagement du territoire — que du rétrospectif, parfois pour tester des modèles, d'autres fois par intérêt pour le passé. À ce moment les interrogations vont tous azimuts, et au-delà de travaux sur le passé proche des formes spatiales on trouve aussi bien des interrogations sur la mémoire des territoires<sup>115</sup> que sur les modélisations possibles des structures spatiales anciennes<sup>116</sup>.

On peut mentionner ici quelques un des éléments les plus marquants des suites de ce mouvement. Le premier concerne les travaux de Christian Grataloup, (l'une des propositions les plus originales de la période que nous traversons) qui, à la suite de recherches menées par Alain Reynaud, s'est réapproprié le terme de géohistoire, tombé en partie en déshérence depuis les derniers usages de Pierre Chaunu, voire d'Immanuel Wallerstein<sup>117</sup>. La définition qu'il donne à la géohistoire renvoie à “une interprétation géographique des sociétés ; on peut la pousser jusqu'à un effort de modélisation spatio-temporelle”<sup>118</sup>. C'est justement à cette modélisation que l'auteur s'attache dans ses *Lieux d'histoire, essai de géohistoire systématique*<sup>119</sup>. L'échelle de dilection de Grataloup est celle du système monde. Ce qu'il y recherche ce sont les configurations géographiques ayant des conséquences sur les processus historiques. En d'autres mots, il est des lieux, ou des interactions entre lieux qui ne sont pas étrangers aux changements. De plus, “si la densité en événements historiques d'un point du globe dépend pour partie de sa distance, de sa position par rapport à d'autres points, cela signifie que chacun de ces lieux ne se comprend qu'inscrit dans le réseau tracé par les interrelations entre tous ces points. On peut [...] faire l'hypothèse qu'il est un *espace* de

<sup>114</sup> Charles-Pierre Péguy, “La géographie : une valse à trois temps”, *Géopoint 90, Histoire, temps et espace*, Avignon, Groupe Dupont, 1990, pp. 209-210.

<sup>115</sup> Jean-Luc Piveteau, “L'épaisseur temporelle de l'organisation de l'espace : palimpseste et coupe transversale”, *Géopoint 90, Histoire, temps et espace*, Avignon, Groupe Dupont, 1990, pp. 211-220.

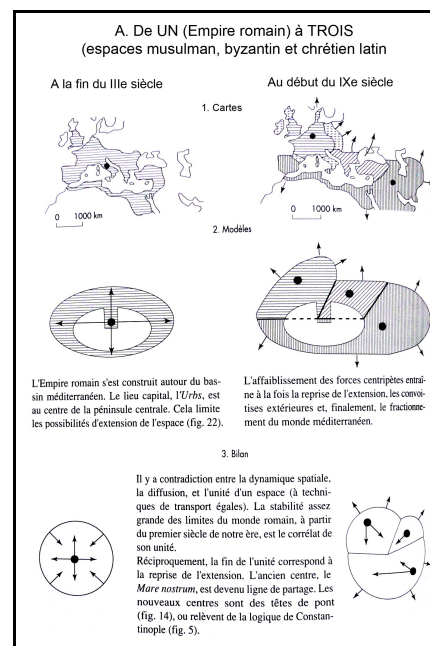
<sup>116</sup> Christian Grataloup, “Un personnage historique de première grandeur : l'espace”, *Géopoint 90, Histoire, temps et espace*, Avignon, Groupe Dupont, 1990, pp. 155-163.

<sup>117</sup> Alain Reynaud, *Une géohistoire : La Chine des printemps et des automnes*, Montpellier, Reclus, 1992. Pierre Chaunu, *Histoire science sociale, la durée, l'espace et l'homme à l'époque moderne*, Paris, Sedes, 1974 ; Immanuel Wallerstein, *Geopolitics and Geoculture. Essays on the Changing World System*, Cambridge, Cambridge University Press, réédition 2001.

<sup>118</sup> Christian Grataloup, “Gé(o)nération, Géo-naration”, *Géocarrefour*, vol. 78-1, 2003, pp. 19-23.

<sup>119</sup> Christian Grataloup, *Lieux d'histoire, essai de géohistoire systématique*, Montpellier, Reclus, 1996. L'illustration est extraite de la page 60.

l'Histoire et que l'on peut prendre le risque d'en construire des explications, d'en faire une géographie"<sup>120</sup>. Il s'agit donc pour lui de produire des modèles d'interprétation des situations et des processus qui les concernent de façon à les rendre comparables. Cela sachant que "Chaque espace peut s'analyser comme la combinaison particulière de modèles élémentaires [chorèmes]. Chacune de ces structures spatiales simples, que l'on ne trouve guère à l'état pur, mais généralement combinées en de nombreux types de «corps spatiaux», peut-être exprimés de différentes façons"<sup>121</sup>. Ce projet est celui qu'il mène depuis ce livre jusqu'à celui de 2008 sur la *géohistoire de la mondialisation*<sup>122</sup>. Une de ses étudiantes, Géraldine Djament, c'est approprié le projet en travaillant sur l'histoire de Rome en tant que Capitale<sup>123</sup>.



La deuxième chambre d'écho du Géopoint de 1990 se situe très certainement dans un petit groupe qui associe Denise Pumain, Thérèse Saint-Julien et Lena Sanders. Denise Pumain publiera ensuite avec Bernard Lepetit, l'ouvrage *Temporalités urbaines*, en 1993. Ce petit groupe, qui ira s'élargissant va faire de nombreuses propositions tout au long des années 1990-2000 pour pratiquer une théorie évolutive des villes<sup>124</sup> de façon à dépasser la plupart des modèles de la théorie économique qui sont statiques, ou encore "à l'équilibre"<sup>125</sup>. Dans les faits les travaux ont commencé avant 1990 puisqu'un livre —bien reçu par quelques historiens<sup>126</sup> —, *Villes et auto-organisation* a été publié en 1989<sup>127</sup>. Pratiquant une interdisciplinarité renouvelée avec les sciences physiques, ce groupe importe les modèles de l'auto-organisation pour revenir sur les modalités du changement dans les systèmes spatiaux (villes et systèmes de villes). Son objectif est de

<sup>120</sup> Christian Grataloup, *Lieux d'histoire...* op.cit., p. 19

<sup>121</sup> Christian Grataloup, *Lieux d'histoire...* op.cit., p. 21. La première phrase, renvoie en note à Roger Brunet, "La combinaison des modèles de l'analyse spatiale", *L'espace géographique*, 1980, n°4, pp. 253-265.

<sup>122</sup> Christian Grataloup, *Géohistoire de la mondialisation : le temps long du monde*, Paris, Armand Colin, 2008.

<sup>123</sup> Géraldine Djament, "Le débat sur Rome capitale. Géohistoire d'un choix de localisation", *L'espace géographique*, 2005, n°4, pp. 367-380.

<sup>124</sup> Denise Pumain, "Pour une théorie évolutive des villes", *L'Espace Géographique*, 1997, n°2, pp. 119-134.

<sup>125</sup> Bernard Lepetit Denise Pumain (coord.), *Temporalités urbaines*, Paris, Anthropos, 1993. Denise Pumain, "Pour une théorie évolutive des villes", *L'espace géographique*, 1997, 2, pp. 119-134.

<sup>126</sup> Compte rendu de Jean-Yves Grenier in *Histoire et Mesure*, 1990, vol. 5, n°3-4, pp. 372-374.

<sup>127</sup> Denise Pumain, Léna Sanders et Thérèse Saint-Julien, *Villes et auto-organisation*, Paris, Economica, 1989. Compte-rendu de Bernard Lepetit, *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 44<sup>e</sup> année, n°6, 1989, pp. 1375-1376.

mieux comprendre et de modéliser les dynamiques des systèmes urbains<sup>128</sup>. Cette équipe passe pour ce faire par des méthodologies mathématiques qui lient les grandeurs des variables entre-elles, non pour effectuer des projections, mais pour comprendre les processus d'innovation dans les systèmes urbains. Au-delà, les recherches s'approfondissent vers la production de modèles qui s'inspirent en partie de la *Time geography* initiée par Torsten Hägerstrand<sup>129</sup>. De l'autre, des études de cas sont menées sur l'histoire de systèmes de villes, ou sur des éléments participant à ses systèmes. Ainsi, la variation du temps de transport dans le temps permet de revenir sur le concept d'étalement urbain<sup>130</sup>. De même, le système de ville dépend du réseau de transport et de son évolution dans le temps<sup>131</sup>. Ces modélisations<sup>132</sup> sont nettement plus exigeantes du point de vue des mathématiques que celles mises en œuvre par Christian Grataloup. En revanche elles offrent une bien meilleure décomposition des processus et des éléments qui font advenir le nouveau. Par ailleurs, on trouve chez d'autres géographes des tentatives d'importation de concepts utilisés en histoire, comme c'est le cas pour l'événement dans le cadre d'une recherche sur "l'événement spatial"<sup>133</sup>. Du point de vue de l'analyse diachronique pluridisciplinaire, l'un des éléments phares de cette production est le livre *Des oppida aux métropoles* paru en 1998<sup>134</sup>. Les quelques comptes-rendus effectués insistent sur l'importance de l'effort pluridisciplinaire consenti par les participants<sup>135</sup>. L'ouvrage a donné lieu à au moins un débat avec quelques archéologues<sup>136</sup> qui semble pouvoir avoir orienté une publication récente liant archéologues, historiens et géographes autour de la question de la formation des territoires et non plus de celle des réseaux de villes. Il s'agit dans ce cas, non de

<sup>128</sup> Denise Pumain, "les modèles d'auto-organisation et le changement urbain", *Cahiers de géographie du Québec*, vol 42, n°117, décembre 1998, pp. 349-366. Anne Bretagnolle, *Les systèmes de ville dans l'espace-temps : effet de l'accroissement des vitesses de déplacement sur la taille et l'espacement des villes*, 1999, thèse de doctorat de l'université Paris I.

<sup>129</sup> Torsten Hägerstrand, *Innovation Diffusion As a Spatial Process*, Chicago, University of Chicago Press, 1967. Sur ce point, on lira : Lena Sanders (dir.), *Modèles en analyse spatiale*, Paris, Hermès Science Publications, 2001.

<sup>130</sup> Denise Pumain, Anne Bretagnolle, Melina Degorge-Lavagne, "La ville et la croissance urbaine dans l'espace-temps", *Mappemonde*, 1993, vol. 55, n°3, pp. 38-42.

<sup>131</sup> On verra par exemple : Nicolas Verdier et Anne Bretagnolle, "L'extension du réseau des routes de poste en France, de 1708 à 1833", in M. Leroux (ed.), *Postes d'Europe, XVIIIe-XXIe siècle, jalons d'histoire comparée - histoire des réseaux postaux en Europe du XVIIIe au XXIe siècle*, Paris, 2007, pp. 155-193. Nicolas Verdier, "Gerarchie urbane e città in rete : l'urbanizzazione della Francia tra 1700 e 1830", in Iachello E. e Militello P. (dir.), *L'insediamento nella Sicilia d'età moderna et contemporanea*, Bari, Eupuglia, pp. 46-58.

<sup>132</sup> François Durand-Dastès, "Les concepts de la modélisation en analyse spatiale", in Lena Sanders (dir.), *Modèles en analyse spatiale... op. cit.*, pp. 31-59.

<sup>133</sup> Dossier "L'événement spatial en débat", *L'espace géographique*, 2000, tome 29, n°3, pp. 193-236.

<sup>134</sup> ARCHEOMEDES, *Des oppida aux métropoles : Archéologues et géographes en vallée du Rhône*, Paris, Anthropos, 1998.

<sup>135</sup> Compte-rendu de Hugh Clout, *Journal of Historical geography*, 1999, vol. 25, n°3, pp. 402-403 ; Joel Charre, "Les historiens et les géographes analysent l'espace", *L'espace géographique*, 1999, n°2, p. 188.

<sup>136</sup> Collectif, "La modélisation des systèmes de peuplement : débat à propos d'un ouvrage récent, Des oppida aux métropoles", *Les petits cahiers d'Anatole*, 2000, [http://citeres.univ-tours.fr/doc/lat/pecada/F2\\_5.pdf](http://citeres.univ-tours.fr/doc/lat/pecada/F2_5.pdf)

faire une histoire de la paroisse, mais de faire “une étude de [leur] inscription dans l'espace. L'objectif central est de tenter de cerner les modalités de formation, de transformation, et de fossilisation administrative des territoires attachés aux églises”<sup>137</sup>. L'ouvrage offre de ce point de vue une tentative de synthèse qui articule les résultats de l'archéologie, de la toponymie, de l'histoire et de l'analyse spatiale. Ainsi des hypothèses sur les formes des limites paroissiales, voire communales y sont produites par des méthodologies de l'analyse spatiale. Dans le même esprit, mais sur les réseaux de transport et leur fabrication, des recherches en cours ont d'ores et déjà donné lieu à quelques publications<sup>138</sup>.

Cette rencontre dont les pôles sont clairement les archéologues et les géographes spécialistes de l'analyse spatiale est également issue d'un autre courant, en voie de constitution dans les années 1990, chez les archéologues. Aux origines de l'archéogéographie se situent de nombreuses réflexions des années 1980 et 1990 qui tentent alors une réflexion sur les formes d'occupation de l'espace. Dans ce cadre, les rééditions des travaux de Marc Bloch et de Roger Dion au tournant des années 1980-90, si elles donnent, comme nous l'avons vu, l'occasion d'une passe d'armes entre historiens et géographes, n'en montrent pas moins un intérêt renouvelé pour la formation des paysages ruraux<sup>139</sup>. Rappelons-le, Pierre Toubert qui signe une préface peu amène, avait été l'introducteur en France du terme *incastellamento* qui montrait un intérêt marqué pour l'espace médiéval<sup>140</sup>. Le concept est étendu à la gestion territoriale des hommes des campagnes médiévales (encellulement) à partir de 1982 par Robert Fossier<sup>141</sup>. Mais, pour qui s'intéresse aux relations entre histoire et géographie, l'une des difficultés majeures se situe ici du côté de la géographie rurale, qui longtemps particulièrement dynamique en France, connaît un fléchissement marqué de son activité depuis la fin des années 1970, et principalement après les années 1980. Ce processus s'accompagne dans les faits de la mise en place d'une nébuleuse interdisciplinaire autour de la revue *Études rurales* fondée en 1961<sup>142</sup>. Dans la revue, les textes des géographes, lorsqu'ils s'intéressent au temps, ne le traitent pas nécessairement du côté de l'histoire. En effet, en dehors de nombreuses recherches qui se

<sup>137</sup> Zadora-Rio, Elisabeth (dir.), *Des paroisses de Touraine aux communes d'Indre-et-Loire. La formation des territoires*, 34<sup>e</sup> supplément à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, Tours, FERACF, 2008 p.13.

<sup>138</sup> Sandrine Robert et Nicolas Verdier (dir.), “Du sentier à la route. Une archéologie des réseaux viaires”, *Nouvelles de l'archéologie*, n°115, mars 2009.

<sup>139</sup> Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, Armand Colin, 1988 ; Dion, Roger, *Le paysage et la vigne, Essais de géographie historique*, Paris, Payot, 1990 ; Roger Dion, *Essai sur la formation du paysage rural français*, Paris, Flammarion, 1991.

<sup>140</sup> Pierre Toubert, *Les structures du Latium médiéval : la Latium méridional et la Sabine du IX<sup>e</sup> à la fin du XII<sup>e</sup> siècle*, Rome, École Française de Rome, 1973.

<sup>141</sup> Robert Fossier, *Enfance de l'Europe Xe-XII<sup>e</sup> siècle : aspects économiques et sociaux*, Paris, PUF, 1982.

<sup>142</sup> Françoise Plet, “La géographie rurale française : quelques jalons”, *Sociétés contemporaines*, 2003, n°49-50, pp. 85-106.

concentrent sur des éléments en cours de disparition<sup>143</sup>, traces de “conservatoires temporels”<sup>144</sup>, ce sont les questions des rythmes, voire des temporalités rattachées à des espaces, qui semblent s'imposer. On peut ici renvoyer aux textes fondateurs pour l'analyse des paysages de Georges Bertrand dans les années 1970<sup>145</sup>. Une fois de plus les catégories du temps apparaissent comme ne pouvant pas être attribuées à la seule discipline historique.

Faute d'une géographie rurale dynamique, et peut-être dans le cadre d'une volonté de modernisation de la discipline, les tenants de l'archéogéographie, en partant du principe que seule l'archéologie permet de dépasser la médiocrité des autres sources — principalement médiévales<sup>146</sup> —, vont aller chercher leurs interlocuteurs chez les spécialistes d'analyse spatiale alors prêts à les entendre. Le résultat est la consolidation d'un étroit noyau “néo-disciplinaire” qui, s'appuyant sur les travaux de Gérard Chouquer<sup>147</sup>, publie un numéro manifeste des *Études rurales* en 2003 intitulé “Objets en crise, objets recomposés”. Le texte introductif a toutes les virulences des textes qui se veulent fondateurs ou refondateurs de discipline. Les conséquences s'en font rapidement sentir, menant à des oppositions de chapelles qui limitent, au moins pour un temps, la réception de ces propositions. Le récent ouvrage dirigé par Élisabeth Zadora-Rio, *Des paroisses de Touraine...* ne cite à aucun moment ni un article de ce numéro, ni un texte de l'un de ceux qui ont publié dans ce numéro. L'émiettement ne peut que s'en trouver renforcé. Les propositions de l'archéogéographie visent à qualifier les processus dynamiques qui transforment et transmettent les formes paysagères. Certains éléments durent plus que d'autres ; certaines formes permettent plus que d'autres la transmission des usages. Il convient dès lors de s'interroger sur la façon dont les formes du passé se transmettent en s'attachant à décrire leurs appropriations et réappropriations successives dans le paysage. On verra ainsi comment le tracé d'une voie de

<sup>143</sup> Alain Reynaud, “La géographie entre le mythe et la science, essai d'épistémologie”, *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, 1974, n°18-19, ici pp. 160-161.

<sup>144</sup> Bernard Lepetit, “Remarques sur la contribution de l'espace à l'analyse historique”, in Groupe Dupont, *Géopoint 90 Histoire, temps et espace*, Avignon, Groupe Dupont, 1990, pp. 31-40.

<sup>145</sup> Georges Bertrand, “Paysage et géographie physique globale”, *Revue de Géographie des Pyrénées et du sud-ouest*, n°3, 1968, pp. 249-272. ; *Essai de systématique du paysage : les montagnes cantabriques centrales*, Thèse d'État, Toulouse, 1974. Plus largement, sur ce moment de la géographie : Jean-Louis Tissier, “La géographie dans le prisme de l'environnement (1970-1990)”, in, Marie-Claire Robic, *Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la renaissance*, Paris, Economica, 1992, pp. 201-236.

<sup>146</sup> Robert Fossier, “Introduction générale”, in Monique Bourin et Stéphane Boisselier (ed.), *L'espace rural au Moyen Âge : Portugal, Espagne, France (XIIe-XIVe siècle) Mélanges en l'honneur de Robert Durand*, Rennes, PUR, 2002, p. 21.

<sup>147</sup> Gérard Chouquer et François Favory, “Le paysage, objet archéologique”, *Revue d'Archéométrie*, 1981, n°5, pp. 51-60 ; Gérard Chouquer, *L'étude des paysages. Essais sur leurs formes et leur histoire*, Paris, Errance, 2003 ; Gérard Chouquer, *Quels scénarios pour l'histoire du paysage ? Orientations de recherche pour l'archéogéographie*, Coimbra/Porto, CEAUCP, 2007.



communication se trouve transformée en haie vive durant un temps, puis redevient chemin, voire autoroute ou disparaît<sup>148</sup>.

Loin de l'analyse spatiale se développe par ailleurs toute une série de travaux sur l'histoire des territoires, qu'ils soient des territoires des États, ou des territoires d'autres acteurs. Partons ici d'une dénonciation datant de 1966. Dans une note critique savoureuse, Pierre Rougerie, devant l'avalanche de titres relatifs à des études d'historiens s'était interrogé ironiquement sur la nécessité de départementaliser l'histoire de France<sup>149</sup>. Au final, le constat était que les historiens écrivaient bien souvent des histoires dans une contrée géographique donnée. À la suite de Jean-Claude Perrot et d'autres à propos de la ville<sup>150</sup>, on pourrait ajouter qu'ils n'interrogeaient jamais ou presque l'histoire même de ces contrées, qui restaient de simples cadres de l'étude.

Le renouvellement, nous l'avons vu apparaît dans les années 1980 avec, par exemple la thèse de Marie-Vic Ozouf-Marignier sur la création des départements. On peut également le trouver chez Bernard Picon, sociologue de formation dans sa thèse éditée une première fois en 1979, et republiée en 1988<sup>151</sup>. En 1979, je n'ai pas trouvé trace de compte-rendu dans des revues d'histoire ou de géographie. L'homme est alors considéré comme un sociologue qui, travaillant par ailleurs sur des questions d'écologie, se trouve trop aux lisières pour être rapidement lu. En revanche, la réédition notablement retravaillée donne lieu à au moins deux comptes-rendus, l'un dès 1989 dans la revue *STRATE*, l'autre en 1990 dans les *Annales ESC*<sup>152</sup>. Notons sur ce point que ce numéro des *Annales* contient un dossier "L'Espace du politique" suivi d'un train de comptes-rendus intitulé "Espace, territoires". Le livre de Marie-Vic Ozouf-Marignier y fait l'objet d'une note critique, celui de Bernard Picon d'un compte-rendu, tous deux écrits par Bernard Lepetit. S'y ajoute la note critique de Daniel Nordman sur

---

<sup>148</sup> Gérard Chouquer, "Crise et récomposition des objets : les enjeux de l'archéogéographie", in Gérard Chouquer (dir.), "Objets en crise, objets recomposés", *Études rurales*, 2003, n°167-168, pp. 13-31. Dans le même numéro, Sandrine Robert, "Comment les formes du passé se transmettent-elles ? 43, pp. 115-131. On verra également, Sandrine Robert et Nicolas Verdier, "Pour une recherche sur les routes, voies et réseaux", in Sandrine Robert et Nicolas Verdier (dir.), "Du sentier à la route. Une archéologie des réseaux viaries", *Nouvelles de l'archéologie*, n°115, mars 2009, pp. 5-8.

<sup>149</sup> Pierre Rougerie, "Faut-il départementaliser l'histoire de France ? ", *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1966, 20<sup>e</sup> année, n°1, pp. 178-193.

<sup>150</sup> Jean-Pierre Bardet, Jean Bouvier, Jean-Claude Perrot, Daniel Roche, Marcel Roncayolo, "Pour une nouvelle histoire urbaine", *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*... *op. cit.*

<sup>151</sup> Bernard Picon, *L'espace et le temps en Camargue, un essai d'écologie sociale*, Arles, Actes-Sud, 1978. Une réédition, largement modifiée a eu lieu en 1988 chez le même éditeur.

<sup>152</sup> Bernard Lepetit, *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1990, 45<sup>e</sup> année, pp. 479-480. Françoise Plet, "L'espace et le temps en Camargue de Bernard Picon, une relecture", *STRATES*, 1989, n°4 : <http://strates.revues.org/document4872.html>.

la thèse publiée de Marie-Noëlle Bourguet sur la *Statistique des Préfets*<sup>153</sup>. Le premier volume de *L'histoire de la France* sur “L'espace français”<sup>154</sup> avec des textes de Jacques Revel, Daniel Nordman, Patrice Bourdelais et Marcel Roncayolo s'ajoute à l'ensemble pour laisser entrevoir un domaine de la recherche en pleine croissance. Le tableau optimiste que dresse Marie-Vic Ozouf-Marignier de ce dialogue renouvelé entre histoire et géographie en 1992 montre l'impression de dynamisme qui se dégage à l'époque de ce lieu de production qu'est l'école des *Annales* renouvelée<sup>155</sup> : l'auteur n'hésite pas à évoquer “les développements importants dans la période récente, au point que l'on puisse parler de nouvelle captation de la géographie par l'histoire”. Encore en 2000, mais les renvois se limitent le plus souvent à des textes d'avant 1995, Isabelle Laboulais-Lesage propose la vision d'un champ en plein essor<sup>156</sup> alors que les publications se sont raréfiées. Seuls un numéro des *Annales HSS* en hommage à Bernard Lepetit et le beau livre de Daniel Nordman, sur les *Frontières de France* paru en 1998 semblent maintenir une production en voie de réduction<sup>157</sup>.

Pourtant c'est au même moment que va se trouver lancée une série de recherches qui aboutiront, à la fin des années 1990, ou durant les années 2000 à une reprise des travaux sur l'histoire du territoire. Celles-ci se trouvent en grande partie éloignées du premier pôle qui vient d'être dépeint. On peut à titre d'exemple évoquer le programme international du *Collegium Budapest* intitulé “Frontières, espaces et identités en Europe”<sup>158</sup>, qui réunit des historiens des périodes médiévales, modernes et contemporaines, des géographes et des anthropologues. Celui-ci mène à des publications successives dont celles des médiévistes rassemblés ici autour de Dominique Iogna-Prat — alors chercheur à Auxerre — qui interrogent de façon frontale la question du concept de territoire à l'époque médiévale en replaçant en perspective la construction de l'espace par l'église catholique<sup>159</sup>. Un autre volume issu du travail des historiens des périodes modernes et contemporaines et des géographes

<sup>153</sup> Bernard Lepetit, “L'échelle de la France”, *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1990, 45<sup>e</sup> année, pp. 433-443 ; Daniel Nordman, “L'espace objet : le département”, *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1990, 45<sup>e</sup> année, pp. 445-452 (sur le livre : Marie-Noëlle Bourguet, *Déchiffre la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1988).

<sup>154</sup> André Burguière et Jacques. Revel, *Histoire de la France, L'espace français... op. cit.*

<sup>155</sup> Marie-Vic Ozouf-Marignier, “Géographie et histoire”, in Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain (dir.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, 1992, pp. 7

<sup>156</sup> Isabelle Laboulais-Lesage, “Les historiens français et les formes spatiales”, in Jean-Claude Waquet, Odile Goerg et Rebecca Rogers (dir.), *Les espaces de l'historien, études d'historiographie*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2000, pp. 33-50.

<sup>157</sup> “Hommage à Bernard Lepetit”, *Annales Histoire, Sciences Sociales*, 1997, volume 52, n°5. Daniel Nordman, *Frontières de France, de l'espace au territoire XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, nrf-Gallimard, 1998.

<sup>158</sup> Sous la direction de Dominique Iogna-Prat, Daniel Nordman, Gabor Sonkoly et Andrash Zempléni.

<sup>159</sup> On verra le bel article : Dominique Iogna-Prat, “Constructions chrétiennes d'un espace politique”, *Le Moyen-Âge*, 2001, Tome CVII, n°1, pp. 49-69.

paraît de façon plus tardive<sup>160</sup>. Autre initiative, en 2001 un groupe de médiévistes ruralistes se rassemble autour de Benoît Cursente et Mireille Mousnier, à Toulouse, pour travailler sur le concept de territoire. Cela amènera en 2005 la publication d'un recueil de textes intitulé *Les territoires du médiéviste*<sup>161</sup>. Toujours au même moment, soit ici à la fin de 1999, une équipe de recherche organisée autour de Jean-Pierre Fray et de Sandrine Pérol à Clermont-Ferrand se donne comme projet de “coordonner les travaux de tous ceux que préoccupe l'étude de la perception, de la gestion, des contacts et confrontations d'espaces dans l'histoire”. Ces travaux donnent lieu à une publication dès 2004, sous le titre *Historiens en quête d'espace*<sup>162</sup>. On pourrait encore ajouter à ce mouvement de nombreux travaux, comme ceux d'une équipe d'historiens de Rennes. Après un colloque Franco-Québécois en 2001<sup>163</sup>, ceux-ci ont lancé un projet d'étude sur l'histoire des circonscriptions qui a donné lieu à un colloque récent sur l'histoire des cantons.

La production est donc abondante ce que de récents dossiers de la *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* donne parfaitement à voir : ainsi, en 2001 est publié un premier dossier sur “les territoires de l'économie”, suivie d'un deuxième en 2003, sur les “Espaces policiers XVIIe-XXe siècles”, puis d'un troisième très récemment, en 2007, sur “L'institution et le groupe : logiques, stratégies, territoires”<sup>164</sup>. De nombreux articles hors dossier sur ces thèmes sont d'ailleurs publiés.

### **Regard sur les productions récentes.**

Comment définir cette production devenue abondante dans le cadre d'une production scientifique ayant elle-même connu une croissance exponentielle ainsi qu'une diffusion géographique ? Pour commencer, celle-ci est incontestablement en quête d'une historiographie qui la consolide. Aucun de ces recueils, livres ou numéros spéciaux de revues, n'échappe aux tentatives de reconstitution d'une généalogie des savoirs. Certains y sacrifient à

<sup>160</sup> Gabor Sonkoly et Gyongyi Heltai, *Towards a European Master, European territories identity and development*, Budapest, Atelier, 2008.

<sup>161</sup> Benoît Cursente et Mireille Mousnier (dir.), *Les territoires du médiéviste... op. cit.*

<sup>162</sup> Jean-Luc Fray et Céline Pérol (dir.), *L'historien en quête d'espaces*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004.

<sup>163</sup> “Actes du colloque Espace et Histoire. Comparaison France-Québec”, *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 110-4, 2003. Yann Lagadec, Jean Lebihan, et Jean-François Tanguy (dir.), *Le Canton, un territoire du quotidien dans la France contemporaine, 1790-2006*, Rennes, PUR, à paraître en 2009.

<sup>164</sup> “Les territoires de l'économie”, *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2001, n°48-2 ; “Espaces policiers XVIIe-XXe siècles”, *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2003, n°50-1 ; “L'institution et le groupe : logiques, stratégies, territoires”, *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2007, n°54-3.

l'extrême, comme par exemple dans le cas des *Territoires des médiévistes* qui s'attachent à dépeindre, dans le détail, les vocabulaires de l'espace chez de "grands ancêtres" (Bloch, Deléage, Duby, Boutruche et Higounet). Par ailleurs, tous s'intéressent aux questions des circonscriptions, des voies de communication, et des paysages. Dans *L'historien en quête d'espaces* par exemple, on trouve des articles sur les "délimitations de paroisses et l'identité paroissiale sous l'Ancien Régime", sur "La quête pastorale, espace pastoral, réseaux" ou sur "Des espaces et des paysages. Essai de spatialisation dynamique des relations habitat-milieu humide...". Il ne sert à rien de multiplier les exemples : ces trois thèmes majeurs forment le *leitmotiv* de la recherche sur les territoires chez ces historiens.

On peut cependant essayer de préciser un peu les choses quant aux pratiques. De ce point de vue n'évoquer que le paysage est un peu restrictif puisque les études, qui se concentrent sur la période précédant l'époque moderne, traitent en fait d'un ensemble allant de l'environnement au paysage. L'approche classique des parcellaires, qui reprend finalement les propositions de Marc Bloch dès les premiers numéros des *Annales*, est rendue plus efficace par une saisie très fine des parcellaires à l'aide des SIG<sup>165</sup>. En effet, ces travaux sur les parcellaires connaissent aujourd'hui de réelles avancées du fait, non seulement du traitement informatique, mais encore du niveau d'exigence élevé de certaines équipes. Je ne prendrai ici qu'un exemple qui a par ailleurs l'avantage de montrer l'influence italienne sur les travaux menés dans la France du sud-est. La Savoie est ici un terrain commun<sup>166</sup>. Dans un ouvrage bilingue dirigé par Andrea Longhi se trouvent décrites les méthodologies et résultats d'une enquête sur la Savoie qui passe par un lourd travail de saisie. Chaque parcelle y est décrite et qualifiée avant d'être comparée aux autres. De là sont issus les éléments d'une compréhension des évolutions territoriales et paysagères à l'échelle locale.

Au delà des parcellaires, il semble que les chantiers d'études les plus novateurs s'aident de l'anthracologie, de l'hydrologie et des études polliniques pour reconstituer les paysages et les environnements disparus. L'objectif est non seulement de tenir compte des évolutions des formes du relief dans le cadre d'une démarche géodynamique<sup>167</sup>, mais aussi de s'intéresser plus

<sup>165</sup> Cédric Lavigne, "De nouveaux objets d'histoire agraire, pour en finir avec le bocage et l'openfield", in Gérard Chouquer (dir.), "Objets en crise, objets recomposés", *Études rurales*, 2003, n°167-168, pp. 133-185. On verra aussi : Magali Watteaux, "Le plan radio-quadrillé des terroirs non planifiés", in Gérard Chouquer (dir.), "Objets en crise, objets recomposés", *Études rurales*, 2003, n°167-168, pp. 187-214. Du même auteur : "Sous le bocage, le parcellaire...", *Études rurales*, 2005, n° 175-176, pp. 53-80.

<sup>166</sup> Andrea Longhi (dir.), *Cadastrés et territoires, l'analyse des archives cadastrales pour l'interprétation du paysage et l'aménagement/ Catasti e territori, l'analisi dei catasti storici per l'interpretazione del paesaggio e per il governo del territorio*, Florence, Aliena editrice, 2008.

<sup>167</sup> Frédéric Trément, Christelle Ballut, Bertrand Dousteysier, Vientcent Guichard et Maxence Segard, "Des espaces et des paysages. Essai de spatialisation dynamique de relations habitat-milieu humide en Grande Limagne, de l'Âge de Fer au Moyen-Âge", in Jean-Luc Fray et Céline Pérol (dir.), *L'historien en quête d'espaces... op. cit.*, pp. 17-37.

avant aux modifications de la flore. La difficulté réside ici dans la nécessité de manipuler plusieurs formes de chronologie différentes. Les historiens travaillent avec des années, voire des siècles, soit des durées précises. Les palynologues n'ont aucune chronologie précise et continue, voire régulière. Des réflexions sur le concept même de “durée” en découlent nécessairement<sup>168</sup>, cela alors que le plus grand flou domine quant aux acceptions du mot paysage, ce que le rapprochement entre environnement et paysage laissait entrevoir<sup>169</sup>.

Pour ce qui est des voies de communication, les questions sont assez différentes. On peut séparer clairement deux approches<sup>170</sup>. La première, que l'on peut qualifier de morphologique, décrit les voies de communication et les routes comme un ensemble d'objets dont la matérialité est l'élément le plus fort de la définition. Autrement dit, c'est moins sur la nature de la communication que sur la trace qu'elle « imprime sur le sol », pour reprendre une métaphore de Paul Vidal de la Blache<sup>171</sup>, que l'on se concentre lorsqu'on évoque ces routes et ces voies. Insister sur la matérialité c'est le plus souvent accepter l'idée de pratiques régulières qui n'ont de valeur que parce qu'elles s'ajoutent les unes aux autres, qu'elles sédimentent les flux en un cheminement. Comme si la communication devenait voie de communication par l'agrégation de flux. Les travaux se concentrent alors sur la reconstruction précise de la forme et des tracés routiers<sup>172</sup>, ou sur une reconstruction de l'ensemble du réseau<sup>173</sup>, voire sur une histoire des acteurs de l'aménagement du territoire, ici bien souvent les ingénieurs des Ponts et Chaussées<sup>174</sup>. Ces travaux donnent presque toujours lieu à des productions de cartes. À côté de l'approche morphologique se trouve celle des usages, qui insiste sur les fonctions de la route. Il n'importe plus de savoir s'il y a beaucoup de passages sur un tracé donné, mais de connaître les causes de ces passages. C'est clairement la méthode suivie par les travaux qui s'intéressent à l'histoire économique, voire à celle des influences de telle ou telle institution comme l'Église par exemple. C'est alors la géographie des lieux d'arrivée celle des lieux de rupture de charge ou celles des pôles et de leurs hinterlands qui est

<sup>168</sup> Annie Antoine, “Histoire d'espace, Jalons historiographiques d'un objet”, *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2003, tome 110, n°4, pp. 13-35.

<sup>169</sup> Aline Durand, “À la recherche du paysage médiéval. Approches paléoenvironnementales”, in Benoit Cursente et Mireille Mousnier (dir.), *Les territoires du médiéviste... op. cit.*, pp. 363-379.

<sup>170</sup> Sandrine Robert et Nicolas Verdier, “Pour une recherche sur les routes, voies et réseaux...”, *op.cit.*

<sup>171</sup> Paul Vidal de la Blache, “Routes et chemins de l'ancienne France”, *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1902, n°17 : 115-126.

<sup>172</sup> Théotiste Gohier, Th. 1997. *La poste aux chevaux dans la région malouine (1738-1870)*, Thèse de doctorat de Sciences Sociales de l'université de Haute-Bretagne Rennes II, sous la direction de Claude Nières, 1997, 2 vol.

<sup>173</sup> Anne Bretatgnolle et Nicolas Verdier, “L'extension du réseau des routes de poste en France de 1708 à 1833”, in Le Roux, M. (dir.), *Postes d'Europe XVIIIe-XXIe siècles. Jalons d'une histoire comparée*, Paris, Comité pour l'Histoire de la Poste, 2007, pp. 155-171.

<sup>174</sup> Georges Reverdy, *L'histoire des routes de France, du moyen âge à la Révolution*, Paris, Presses de l'ENPC, 1997 ; *Les routes de France du XIXe siècle*, Paris, Presses de l'ENPC, 1993 ; *Les routes de France du XXe siècle*, Paris, Presses de l'ENPC, 2007.

analysée<sup>175</sup>. Ce domaine est certainement celui qui donne le moins lieu à des représentations cartographiques.

Quant aux circonscriptions, nous avons vu que de nombreux travaux avaient lieu à l'échelle de la parcelle, ce qui est vrai tant au niveau rural qu'urbain. Au-delà, ces travaux concernent principalement l'histoire des circonscriptions administratives. Partant des travaux comme ceux sur la création des départements de Marie-Vic Ozouf-Marignier, qui montrent un renouveau de l'intérêt pour les circonscriptions, ce mouvement s'appuie également sur un renouveau de l'histoire de l'administration en France depuis une vingtaine d'années<sup>176</sup>. Le premier chantier se situe du côté de la connaissance positive des maillages. Leur reconstitution est le nœud de la plupart de ces travaux. C'est parfois à l'aide de modélisations fondées sur le calcul de maillages théoriques que des propositions sont effectuées<sup>177</sup>. D'autres procèdent par rassemblement des maillages inférieurs connu approximativement pour produire des maillages intermédiaires étudiés souvent à petite échelle<sup>178</sup>. Ainsi, l'étude d'une circonscription intermédiaire est-elle produite par le rassemblement de circonscriptions inférieures dont on connaît en partie l'origine, et sont étudiés à l'échelle du pays, de façon à éviter de donner trop d'importance aux approximations locales. C'est donc le jeu d'échelle qui permet de dépasser la médiocre connaissance des réalités locales<sup>179</sup>. D'autres enfin, reconstruisent des maillages anciens en partant de cartes anciennes, ou d'informations localisées. Il en est ainsi, par exemple de certains des travaux sur les espaces policiers présentés dans le numéro spécial de la *Revue d'Histoire Moderne et contemporaine* de 2003<sup>180</sup>. C'est par la comparaison des morphologies des circonscriptions, souvent présentées

<sup>175</sup> Gérard Gayot, "La main invisible qui guidait les marchands aux foires de Leipzig : enquêtes sur un haut lieu de la réalisation des bénéfices", "Les territoires de l'économie", *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2001, n°48-2, pp. 72-103 ; Natividas Planas, "La frontière franchissable : normes et pratiques dans les échanges entre le royaume de Majorque et les terres d'Islam au XVIIIe siècle", "Les territoires de l'économie", *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2001, n°48-2, pp. 123-147. Paul Bertrand et Ludovic Viallet, "La quête mendicante, espace, pastorale, réseaux", in Jean-Luc Fray et Céline Pérol (dir.), *L'historien en quête d'espaces...* op. cit., pp. 347-370.

<sup>176</sup> Pierre Rosanvallon, *L'État en France de 1789 à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1990.

<sup>177</sup> Xavier Rodier, "Modélisation des territoires paroissiaux et communaux", in Zadora-Rio, Elisabeth (dir.), *Des paroisses de Touraine aux communes d'Indre-et-Loire...* op. cit., pp. 251-260. Lionel Decramer, Rachid Elhaj, Richard Hilton et Alain Plas, "Approche géométrique des centuriations romaines. Les nouvelles bornes du Bled Segui", *Histoire et mesure*, 2002, vol. XVII, n°1/2, pp. 109-162. Claire Marchand, "Des centuriations plus belles que jamais ? Proposition d'un modèle dynamique d'organisation des formes", in *Études rurales*, 2003, n°167-168, pp. 93-113.

<sup>178</sup> L'énorme travail du groupe Cassini a permis ici de grandes avancées : Claude Motte, Isabelle Ségué et Christine Théré, *Communes d'hier, communes d'aujourd'hui, les communes de la France métropolitaine, 1801-2001, dictionnaire d'histoire administrative*, Paris, INED, 2003.

<sup>179</sup> Marie-Vic Ozouf-Marignier et Nicolas Verdier, "Le canton d'hier à aujourd'hui. Étude cartographique d'un maillage", in Yann Lagadec, Jean Lebihan, et Jean-François Tanguy (dir.), *Le Canton, un territoire du quotidien dans la France contemporaine, 1790-2006*, Rennes, PUR, 2009 (à paraître).

<sup>180</sup> Brigitte Marin, "Les polices royales de Madrid et de Naples et les divisions du territoire urbain (fin XVIIIe-début XIXe siècle)", "Espaces policiers XVIIe-XXe siècles", *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2003, n°50-1, pp. 81-103.

sur un fond de carte ancien, que les démonstrations s'effectuent. Le second chantier s'intéresse aux évolutions de ces territoires, cela tant d'un point de vue morphologique que de celui des appropriations. Pour la morphologie, les rares travaux actuels insistent principalement sur la variabilité des circonscriptions, trop souvent dépeintes comme étant stables sur le temps long, ce qui nécessite une reconstruction de l'ensemble de l'histoire morphologique de ces maillages<sup>181</sup>. Pour ce qui est de l'appropriation, les travaux montrent principalement les pratiques différentielles dans le temps et dans l'espace. Il s'agit là de retrouver des usages territoriaux, qui transparaissent dans des pratiques administratives aussi bien que commerciales ou culturelles<sup>182</sup>.

Ce tableau est nécessairement lacunaire, mais une difficulté s'y ajoute née d'un usage hétérogène des vocabulaires. Espace et territoire sont tour à tour utilisés comme synonymes, ou comme deux concepts très différents. Ces usages se retrouvent non seulement à l'intérieur de mêmes ouvrages, mais encore à l'intérieur d'un même article, ce qui mène à des confusions parfois difficiles à dépasser. Ce phénomène se trouve accentué par la polysémie du concept de territoire, qui du côté des usages politiques et administratifs renvoie aux systèmes des circonscriptions, des plus rétrécis à celle de l'État, et du côté des sciences sociales renvoie aux élaborations nées dans les années 1980. Quant aux espaces, on leur ajoute souvent des qualificatifs qui renvoient aux territoires. Ainsi en est-il des espaces identitaires, des espaces culturels... On voit bien là que l'ensemble des travaux qui vient d'être présenté, s'il relève des mêmes thématiques n'est cependant que difficilement rassemblable au-delà d'une sensibilité aux questions croisant territoires et temporalités. L'absence d'une historiographie commune le pointait déjà.

Reste peut-être une autre forme de description qui résiderait dans le rapport à la carte. Certains ne l'utilisent pas, d'autres s'appuient sur des cartes anciennes. Quelques-uns

---

<sup>181</sup> Nicolas Verdier, "En quoi peut-on parler de déterritorialisation en France au XIXe siècle ?", in *Towards a European Master, European territories (Civilization, nation, region, city)... op. cit.*, pp. 172-182. Du même auteur : "La réforme des arrondissements de 1926 : un choix d'intervention entre espace et territoire", in Pierre Allorant (dir.), *Les territoires de l'administration : départir, décentraliser, déconcentrer*, Orléans, Presses Universitaires d'Orléans, 2009 (à paraître).

<sup>182</sup> Marie-Vic Ozouf-Marignier, "Centralisation et lien social : le débat de la première moitié du XIXe siècle en France", in Enrico Iachello et Biagio Salvemini, *Per un atlante storico del Mezzogiorno e della Sicilia in età moderna*, Naples, Liguori editore, 1998, pp. 75-91 ; Yann Lagadec, "Comice cantonal et acculturation ; l'exemple de l'Ille et Vilaine au XIXe siècle", *Ruralia*, 2001, n°9, pp. 37-61 ; Yann Lagadec et Jean Lebihan, "L'espace de l'État, pour une histoire des circonscriptions administratives (Ille et Vilaine, 19e siècle)", Actes du colloque Espace et Histoire. Comparaison France-Québec, *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 110-4, 2003, pp. 81-93. Nicolas Verdier, "La réforme des arrondissements de 1926 : un choix d'intervention entre espace et territoire"... *op.cit.*

emploient de vagues cartes de situation, d'autres en produisent, de façon souvent artisanale. Un dernier groupe emploie les Systèmes d'Information Géographique. Cette distinction permet de construire une sorte de spectre des travaux qui iraient de ceux qui travaillent sur l'appropriation des territoires, s'intéressent plus aux processus d'appropriation qu'à leur morphologie sur le terrain, jusqu'à ceux qui se concentrent sur les répartitions des objets les uns par rapport aux autres pour en déduire des formes d'organisation que la carte donne à voir. Cela permet de distinguer trois échelles d'approche et donc trois méthodologies. Les premières, pratiquées depuis longtemps par les historiens, passent par l'analyse érudite du commentaire des textes issus des archives. La seconde, plus exigeante du côté des apprentissages, passe, soit par la lecture de cartes (ancienne ou récente), qui n'a en soit rien d'évident, soit par la fabrication de cartes (ce qui correspond à la simplification très nette des logiciels qui servent à les produire (principalement des logiciels de dessin), ainsi qu'à la mise en place de séries statistiques qui permettent de les construire). La dernière, beaucoup plus complexe articule des séries statistiques et des logiciels qui n'ont pas été conçus pour produire des cartes, mais pour produire une analyse spatiale qui peut donner lieu à une cartographie<sup>183</sup>. Ce gradient qui se dessine, des usages les plus classiques vers les usages les plus innovants me semble également correspondre avec les formes de l'engagement interdisciplinaire. Les usages les plus décomplexés des concepts d'espace et de territoire se trouvent chez les praticiens des méthodes les plus classiques. En revanche, la nécessité des apprentissages pousse à la fréquentation interdisciplinaire et réduit d'autant les marges de manœuvre face aux concepts construits et débattus au cœur des disciplines. Le passage par le SIG qui n'articule que des objets simples (points, lignes, surfaces) induit des formes de saisie et donc des formes de résultats qui se distinguent fortement, ne serait-ce que des bricolages souvent habiles de mises en cartes sur un logiciel de dessin, parfois inspiré de la chorématique due à Roger Brunet<sup>184</sup>. Que l'on s'intéresse aux bricolages, aussi bien qu'aux productions les plus techniques, il me semble qu'il y a là une évolution notable des pratiques. Longtemps en effet la carte était demandée au collègue cartographe — qu'il soit géographe ou cartographe proprement dit —, voire dans quelques institutions à un laboratoire de graphique. De cela découlait un usage resserré de la production graphique. Celle-ci n'appuyait pas le raisonnement, mais se limitait à consolider la démonstration. Avoir à fabriquer ses cartes

<sup>183</sup> Sur ce point, nous renvoyons à Jean-Luc Arnaud, *Analyse spatiale, cartographie et histoire urbaine*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2008.

<sup>184</sup> Roger Brunet, "La composition des modèles de l'analyse spatiale", *L'espace géographique*, 1980, pp. 135-142 ; Roger Brunet, *La carte mode d'emploi*, Paris, Fayard, 1987 ; Hervé Théry, "Chronochorèmes et paléochorèmes : la dimension temporelle dans la modélisation graphique", in Yves André et al., *Modèles graphiques et représentations spatiales*, Paris, Economica, 1990, pp. 41-61.



change fortement les conceptions du fait de ce travail d'élaboration. La vogue des atlas historiques depuis une vingtaine d'années relève pour partie de cette logique<sup>185</sup>. Un autre mouvement en cours renouvelle l'histoire de la cartographie en la prenant comme un indice des représentations passées du territoire<sup>186</sup>.

---

<sup>185</sup> Serge Bonin, Jean Boutier et Marie-Vic Ozouf-Marignier, "L'atlas, outil et expression de la recherche historique : l'exemple de l'Atlas de la Révolution française", in H d'Almeida-Topor et M. Sève, *L'historien et l'image, de l'illustration à la preuve*, Metz, Centre de recherche histoire et civilisation de l'université de Metz, 1998, pp. 177-188.

<sup>186</sup> Gilles Pécourt, "Pour une histoire des représentations du territoire : la carte d'Italie au XIXe siècle", *Le Mouvement social*, 2002-3, n°200, pp. 100-108 ; Nicolas Verdier, "Les cartes du XVIIIe siècle : de l'image à la représentation géométrale". in Robert S. (dir.), *Guide de lecture des cartes anciennes*, Paris, Errance, 2009, pp. 6-8 ; Isabelle Laboulais (dir.), *Les usages des cartes (XVIIe-XIXe siècles, pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008.